-Ok, ça tourne.

-Je suis Stavelotain de naissance, j'habitais avec ma maman en 1940 route de Trois-Ponts. J'avais perdu papa et une de mes sœurs en 1939 et j'avais été démobilisé comme soutien de veuve.

Coup de tonnerre en 1940 dans le ciel belge : les Allemands déclaraient la guerre à la Belgique.

Je suis parti immédiatement avec des connaissances rejoindre ma compagnie à Queue Du Bois au-dessus de Liège. J'ai atteint Queue Du Bois dans le courant de l'après-midi du 10 mai 1940. Là, on a refusé, au début de me donner un équipement, puis, finalement, j'ai reçu ce qu'il fallait : un fusil, un hâvre-sac, une baïonnette, une pelle etc.…, c'est-à-dire tout l'équipement du fantassin.

Et puis, nous sommes partis alors, à Liège, sur les bords la de la Meuse. Là, on nous a fait creusé un trou de fusiliers. Quand il a été creusé, on nous a dit : « Non, on s'en va ».

Nous sommes partis vers Hannut, vers Floeffe, Malonne, Tamine et puis Pouc, Vakken encore. Enfin, la Lys à Kuurne.

Nous avons dû creuser des trous de fusiliers, au bord de la Lys.

Et nous avons connu la guerre, car les Allemands étaient à quelques mètres de nous, de l'autre côté de la rivière. On se bombardait mutuellement. À vrai dire, moi, je n'ai pas tiré un coup de feu, mon camarade de trou, Lambert Gabriel, non plus. Pour la bonne raison que, nous étions tellement visés, que nous entendions les balles passer au-dessus de nos têtes, comme des guêpes. Tu n'aurais fait que passer la tête, tu avais la tête tranchée. Ça fait que je n'ai pas tiré un coup de feu. Pour garder la vie, si tu veux.

-Et Lambert Gabriel, il provenait d'où ?

-De Saint-Nicolas, j'ai appris depuis peu, par monsieur Demey, qu'il était mort.

La fusillade s'est un peu calmée parce que les allemands, qui avaient une armée de métier, une armée redoutable, sont venus, littéralement, dans les trous. Je vois encore, deux Allemands, nus comme des verts. L'un se tenait debout les jambes écartées, un autre avait un fusil-mitrailleur, posé sur l'épaule, et il tirait sur nous. Nus comme des verts, ils avaient traversé le Lys en nageant le fusil-mitrailleur posé sur une planche. C'était le 22 mai à Kuurne, nous étions faits prisonniers, tous.

-Et il y a eu des morts ?

-Oh ! Oui ! Aie, aie, aie, aie, aie ! Combien de camarades à moi ont été tués ! Il y a eu Bilose, il y eu Dorotée. Armand Delvenne de La Glèse, lui, avait reçu une balle dans la cuisse. Après avoir été fait prisonnier, nous l'avons transporté sur une porte d'écurie. La porte pesait plus que Delvenne lui-même. À un moment donné, on ne savait plus, on ne savait plus. J'ai cédé ma place et je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais je sais qu'il est mort, car il a été enterré à la Glèse.

Et il y avait par là, des vaches qui hurlaient, qui beuglaient. Une avait reçu un éclat d'obus, une autre avait une patte coupée, c'était horrible !

-C'était quelle compagnie ?

-Troisième compagnie, douzième de ligne, c'était vraiment la première ligne, il n'y avait personne devant nous. Et note bien, honnêtement, je n'ai jamais eu peur. La mort, c'était pour les autres, je n'y croyais pas, j'avais 20 ans, tu comprends ?

-Et les Allemands, c'étaient des SS ?

-Non, c'était la Wehrmacht, c'était une armée terrible, du matériel !

La nuit qui a précédé la bataille, l'aumônier est passé et a demandé qui voulait communier. J'ai communié dans la tranchée, en rampant, à genoux. Puis, on nous a apporté à chacun, deux verres de goutte. Ensuite, le premier chef Simon, je ne sais pas ce qu'il est devenu par la suite, nous a dit : « Les Allemands n'ont rien comme armement, les mitrailleuses n'est-ce

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

pas, vous n'avez pas besoin d'avoir peur, ce sont des taratatas ». Voilà ce qu'on a dit, à moi et à d'autres : « Ils n'ont rien comme armement, ce sont des taratatas ». Mais on a vu les taratatas ce que c'était, hein !
Quelle armée ! Quelle discipline ! Et puis, ils avaient l'esprit de la victoire. Un lavage de cerveau d'Hitler, Hitler était le dieu à ce moment-là. Parce qu'il ne faut pas oublier qu'ils avaient déclaré la guerre en 39 à la Pologne et que celle-ci n'avait duré que quelques jours. Et puis, le 10 mai 40, ils attaquent la Hollande, la Belgique et le Grand-Duché.

-Et il y avait d'autres soldats que les Belges ?

-Des Anglais et des Français. Il y a eu des discussions parce que les Anglais, ils fuyaient. De temps en temps, on en apercevait un qui fichait le camp, qui courait, courait. On a dit après, ils avaient reçu des ordres pour embarquer à Dunkerque. Malgré tous les bombardements, Churchill a réussi à sauver une grande partie de l'armée anglaise. Il y a des Belges qui ont profité de ça pour partir en Angleterre. C'était Dunkerque. Mais ça ne plaisait à tous de voir ainsi partir certains et toi de devoir rester dans ton trou. Je souviens, c'est un souvenir personnel, il s'appelait Lejeune, il était caporal, il est venu me trouver dans le trou : « je veux voir maman, je veux voir maman ». Et, il agitait un petit bout de baguette de 30 cm au bout duquel il avait attaché son mouchoir pour se rendre. Ah ! Oui. Il voulait voir maman, il avait craqué, tu comprends ? Comme beaucoup d'autres. C'est parce que je te dis, moi la mort ce n'était pas pour moi, et j'étais aussi convaincu que Hitler que j'allais gagner.

-Et on est venu vous arrêter alors ?

-Oui, les Allemands sont arrivés et il a fallu faire haut les mains, lancer tout ce qu'on avait comme armement et laisser cela dans le trou. Le fusil, les cartouches et quelques grenades. on nous a rassemblés et nous sommes partis, vers Renais. Et, c'était tous les jours une petite étape. Une petite, parce que c'était à pieds, on nous donnait un petit morceau de pain, quand y en avait. On nous a logés, si je me souviens bien, dans un athénée, on avait mis de la paille sur le sol, quand on en trouvait. Le lendemain, on est parti à Ninove, puis à Lotte, puis à Wavre.

-Et comment ?

-A pieds. Encadrés par des Allemands, il y avait des sentinelles tous les cinquante mètres.
Tu avais les pieds en sang parce qu'accomplir des marches tous les jours de trente kilomètres... Un souvenir me revient, je ne me souviens plus où, mais c'était sur cet itinéraire. Il y avait un café, et dedans, on voyait une jeune fille belge qui dansait avec un soldat allemand. Et nous autres on passait là, prisonniers.
Puis de Wavre, on est arrivé à Gembloux. À Gembloux, on nous a fait embarquer dans un train, un train de marchandises. Nous étions, quelques dizaines dans un wagon, les Allemands nous avaient dit : « Tentative d'évasion, c'est la mort, il y a des soldats sur chaque wagon ». À cette époque-là, il y avait une guérite près du serre-frein et la sentinelle se tenait là.

-Et on vous avait dit où vous alliez ?

-Ah ! Non, rien tout. Tu ne pouvais pas questionner, tu aurais reçu une balle. Oui, ils t'ignoraient, tu étais bétail. Tu n'étais pas brutalisé, sais-tu mais traité à « l'allemande ». «Schnel », il fallait obéir tout de suite.
On est parti de Gembloux toujours avec Gabriel mon compagnon de trou, et Edmond Rollin, un stavelotin qui était presque mon voisin. Je leur parlais de m'évader. Je leur disais que c'était plus facile de s'évader en Belgique et que l'on nous emmenait vers l'Allemagne. « Il y a des sentinelles, on va tirer sur toi, tu vas te faire descendre ».
À Landenne, le train s'est arrêté, à cause d'un signal à respecter. J'ai risqué, moi, de descendre du train. Je suis allé au bord d'un talus, j'ai fait semblant d'éprouver un besoin pressant, j'ai laissé tomber mon pantalon. On ne tirait pas sur moi, je suis encore descendu deux ou trois mètres, pas de coups de feu. Je me suis alors camouflé dans des buissons et je

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

n'ai plus bougé. Gabriel, lui, Gabriel Lambert , quand il a vu que cela se passait bien, il a fait la même chose que moi. Puis, j'ai dit à Rollin de venir : « Non, tu vas voir, ils vont tirer ». On est restés là, un quart d'heure, vingt minutes peut-être, puis le train a redémarré. J'entends encore Rollin crier : « Joseeeph », un cri, un cri de désespoir, tu sais, « Joseeeph ».

-Il n'avait osé ?

-Non, il n'avait pas osé. Alors, le train disparaît et voilà une femme qui s'amène, une garde barrière. Elle nous avait vus sauter du train et elle nous amenait des vêtements civils. Nous nous sommes déshabillés dans les buissons devant la femme (rires). Elle a pris nos vêtements militaires et voilà je suis retourné à Stavelot. Nous étions le 31 mai. Puis, j'ai fait Liège, Banneux, Pepinster, Spa et je suis arrivé à Stavelot le 1er juin.

-Avec Gabriel toujours ?

-Non, Gabriel était de Saint-Nicolas, on s'est quitté là et des voisins de Gabriel m'ont donné un vélo. J'ai fait le chemin jusque Francorchamps. Là, j'ai vu passer un camion, je lui ai fait signe, il s'est arrêté : on m'a chargé avec le vélo, il allait à Stavelot. J'ai oublié qui c'était. Et je suis arrivé chez ma maman.

-Et il n'y avait pas d'Allemands ?

-Si, bien sûr, et il y avait un trafic permanent de camions, ils venaient de Trois Ponts, direction Malmédy puis l'Allemagne. Terrible, des camions presque aussi gros que ceux de maintenant, remplis de prisonniers. Une grosse majorité de noirs, des tirailleurs sénégalais de l'armée française. De noirs, parce qu'à cette époque-là, les Français possédaient encore les colonies : le Maroc, la Tunisie, l'Algérie, le Sénégal. Ces gens-là étaient venus se battre en Europe et ils avaient été faits prisonniers presque d'un coup eux aussi. Ils n'ont pas eu la vie facile là-bas en Allemagne parce que tu sais, c'était des hommes du Sud. La faim, ça va encore, mais ils n'étaient pas fait pour le froid. Et il y en avait, sais-tu, il en est passé des milliers à Stavelot.

-Et tu n'as pas eu des contrôles ?

-Non, mais j'ai été prévenu par des connaissances qu'il fallait se présenter à la Kommandantur. Celui qui revenait devait se présenter. On m'a posé quelques questions. J'ai menti naturellement, je n'ai pas dit que je m'étais évadé. Et je devais aller tous les jours, pointer sur une liste. C'était sur la place du Marché, un bâtiment de riches que les Allemands avaient réquisitionné. Cela a duré quelques semaines, puis, un beau jour, on nous a dit que c'était fini, on ne devait plus aller pointer. Note qu'il y a eu des drôles de cas, Léon, que tu connais, il a été fait prisonnier puis il a été libéré par les Allemands, sans raison apparente. Par après aussi, tous ceux qui étaient flamands ne sont pas restés en Allemagne, il n'y a que les Wallons que l'on gardait. Du moment que tu pouvais prouver ta descendance flamande, tu étais libéré. C'était une commission où siégeaient aussi des Flamands, déjà des collaborateurs, tu vois .Ils collaboraient depuis 40 et ils se déplaçaient en Allemagne.

La vie a repris vaille que vaille, avec les faibles moyens de l'époque. Tu avais droit à 225 gr de pain par jour, un kilo de sucre par mois. 225gr de pain, c'est peu, tu sais. mame (maman) allait chercher notre ration : 450gr. Elle le coupait en deux et me donnait le plus gros morceau. J'aurais facilement dévoré les 450gr rien que pour déjeuner et il fallait penser garder une part pour midi et le soir. Terrible ! Nous avons souvent soupé avec mame, rien qu'avec des carottes et des échalotes. Il a fallu s'organiser, il n'y avait plus de travail chez Guillemin où j'étais occupé avant. Comme papa avait travaillé au Chemin de Fer, je suis allé à Verviers trouver l'ingénieur. Il s'appelait Mohin, je m'en souviens encore, je lui ai expliqué que mon papa était mort, que j'étais soutien de veuve, que je m'étais évadé. Je lui ai demandé pour être engagé au Chemin de Fer n'importe quel emploi, même sur les voies, afin de gagner ma croûte et être à l'abri des regards allemands. Il m'a dit oui, vous entrerez demain, allez trouver Monsieur (j'ai oublié son nom) à Pepinster, dites-lui que vous venez de ma part. Et je l'ai fait, et là, on m'a pris tout de suite. C'est gentil quand même hein ?

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

-Oh ! Oui.

-Et je suis allé sur la voie, il fallait enlever des ballasses, en remettre. Je me plaisais bien. A l'époque déjà, on faisait une soupe populaire, à Trois-ponts, et comme c'était moi qui étais le plus jeune, 21 ans, c'était moi qui allais chercher la soupe, une grande cruche (rires). On donnait chacun 1 ou 2 FR. pour recevoir un bol de soupe. Je prenais, ce n'était pas un train, une draisienne, je crois. La plupart du matériel avait été réquisitionné par les Allemands. Je partais donc tous les jours et j'arrivais à Tois-Ponts, je donnais mes sous qui correspondaient aux rations demandées. Et la femme, quand j'arrivais, elle me donnait un bol de soupe sans que je ne paie « Allez mi fi, bèvez, bèvez çoula » (allez mon fils, bois, bois cela). Ensuite, je reprenais le train, puis, je faisais la distribution, avec le couvercle ; le contenu du couvercle, c'était la ration. On remuait comme il faut la cruche pour que chacun aie de l'épais.

C'est à Trois-Ponts, le souvenir m'est resté, il y avait eu un accident avec le train, un homme coupé en trois : le tronc coupé en deux, et puis une jambe. Je n'ai pas bu ma soupe de bon cœur ce jour-là. C'est bizarre hein, ce n'est pas beau à voir, surtout quand tu es jeune, tu es vite frappé.

-C'est de cette époque-là, l'histoire du chef de gare de Pepinster que tu nous racontais ?

-(Hésitation) Oui, alors, Pepinster était un noeud ferroviaire, maintenant, c'est supprimé ça n'existe plus.

Je garde réellement un bon souvenir de cette période-là.

Déjà en 39, M. Arnould m'avait conseillé d'introduire une demande pour entrer à la gendarmerie. J'avais, à ce moment-là, trouvé l'idée excellente, mame aussi. Ma demande avait été faite en 39, j'ai encore les lettres, j'avais obtenu 75 % des points (rire). J'avais donc réussi les examens pourtant j'étais livré à moi-même, sais-tu, je n'avais plus que mame, elle savait à peine lire et écrire, tu comprends. J'ai été rédigé ma demande à la gendarmerie de Stavelot. C'était le commandant de brigade qui me dictait. Pas facile, tu sais, d'écrire comme ça sans fautes et de ne pas faire de tâches ! Il n'y avait pas de bic, c'était une plume qu'il fallait tremper dans l'encre. La plume allait ou elle n'allait pas. Aïe, aie, aie, aie, aie ! Et l'homme dans ton dos, aie, aie, aie, aie, aie !

Enfin, je m'en suis sorti ! Puis je suis allé passer les visites médicales à Bruxelles, puis l'examen scientifique comme on dit (rire).

Un jour, en 39 toujours, voici Monsieur Arnould en service avec un autre gendarme, qui vient chez Guillemin où je travaillais. Il m'annonce : « Joseph, tu as réussi ». Et il était content. J'ai essayé de me faire pistonner via Fernand Marron, mon beau-frère. Il connaissait le baron Delvaux qui avait le bras long (j'ai encore des lettres du baron Delvaux). Il écrivait et le général de l'époque répondait que « Ce n'était pas perdu de vue, dès que les circonstances le permettraient… ». Tu sais comment cela va et finalement, la guerre est arrivée que je n'étais toujours pas entré. Mais alors, on a demandé des gendarmes, pendant la guerre donc. Je ne savais comment faire, entrer ou ne pas y entrer. Je suis allé chez Monsieur Doppane, le secrétaire communal, demander conseil, il ma dit d'y aller après que je lui ai expliqué mon cas.

Je suis retourné chez le commandant de brigade de Stavelot qui m'a tenu le même langage. Alors, je suis entré.

-Et les Allemands occupaient déjà la ville alors ?

-Oui hein, ils étaient partout.

-Ils engageaient des gendarmes belges ?

-Ce n'était pas eux parce qu'il y avait un gouvernement belge, mais on ne les appelait pas ministres à l'époque, c'était des secrétaires généraux. Tu avais des nouveaux ministères, Ministère du Rationnement, Ministère du Lait, etc.… Mais ces gens-là, ils obéissaient aux

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

Allemands. Toute l'économie du pays était tournée vers l'Allemagne. Tu avais les mineurs, par exemple, ils travaillaient mais c'était pour les Allemands. Les facteurs distribuaient le courrier allemand. Les cordonniers travaillaient en partie pour les Allemands, ils auraient refusé qu'ils n'auraient plus été ravitaillés en cuir. Les tanneries, même chose. Le Chemin de Fer, pareil, c'était la loi du vainqueur, tu comprends ?
Je suis entré à Vottem le premier juillet 42. On a reçu une formation de trois mois pour rejoindre les escadrons fraude. C'était pour réprimer la fraude, les œufs, le beurre, le bétail. C'était du commerce en noir, c'est normal tout le monde avait faim. Le beurre coûtait 300 fr le kilo, c'était astronomique pour l'époque, il n'y avait plus que les riches qui pouvaient s'en procurer. Quelle époque ! Tu avais tes 225 gr de pain par jour, un peu de pomme de terre, tu avais faim tout le temps. Mon premier mois, j'ai touché 1100 fr, j'ai renvoyé 300 fr à mame. J'ai dû lui redemander, c'est déjà terrible ! Parce que j'avais faim.
Au magasin en face de la caserne, on vendait des pains, en fraude naturellement, Un pain, quarante fr, mais tu n'avais pas beaucoup de pain avec 1100 fr. Une maquée(fromage blanc), c'était inabordable mais quand tu avais faim, tu allais acheter et tu nouais péniblement les deux bouts. En plus, j'étais fumeur à l'époque : il fallait encore acheter du tabac, en fraude bien sûr.
Après les trois mois à Vottem, on nous a proposé trois destinations : un peloton anti-fraude à Neufchâteau, un à Bastogne et un à Marche. J'ai choisi Marche En Famenne.
Une petite histoire qui me revient en tête au sujet de la gare de Pepinster. Quand on prenait le train à Stavelot pour aller à Liège, il fallait nécessairement changer à Pepinster. On descendait du train pour choisir une autre ligne. Le train attendait souvent d'autres voyageurs.
Un beau jour, le chef de gare passe sur le quai coiffé de son beau képi avec une bande amarante, de la dorure, on les reconnaît encore maintenant, hein ?

-Oui, c'est vrai.

-Voilà un loustic qui crie du train à l'arrêt : « Qui a inventé le Chemin de Fer » ? Puis, il répond lui-même : « C'est le chef de gare de Pepinster ». Voilà, et tout le monde rigole.
Le lendemain, aux mêmes heures, aux mêmes minutes, le même arrêt, les mêmes personnes. Le chef de gare passe à nouveau sur le quai. Le même loustic se penche par la fenêtre et crie : « Qui a le inventé le Chemin de Fer » ? Et il répond, mais cette fois avec la moitié des voyageurs dans le wagon : « C'est le chef de gare de Pepinster ». Eclat de rire général, seul, le chef de gare est vexé.
Même chose, un jour après, mais cette fois, ce sont presque tous les voyageurs de tous les wagons qui reprennent en chœur : « C'est le chef de gare de Pepinster ».
C'est devenu un événement. Les jours se suivent et se ressemblent avec davantage d'ampleur : « Qui a inventé le chemin de fer » ? Et tous de reprendre : « C'est le chef de gare de Pepinster ». Le chef de gare monte dans le wagon, il dit au loustic : « Venez un peu avec moi ». Il en a parfaitement le droit, il est officier de police judiciaire dans les dépendances de la gare. Le type n'a rien à dire. « Je voudrais bien contrôler votre abonnement lui dit-il ». Il l'emmène au bureau. Voilà le train qui démarre, sans notre homme bien sûr.
Le lendemain, le loustic est à nouveau dans le wagon, mais il n'a garde de rien dire. Le chef de gare arrive sur le quai, tous les passagers sont aux fenêtres, curieux. Le chef de gare s'avance et il crie à tous les voyageurs : « Qui est-ce qui a fait rater le train à Hubert » ?
Et tous les voyageurs répondent : « C'est le chef de gare de Pepinster ». (Rire).

-Edmond Rollin, qu'est-ce qu'il est devenu ?

-Il est resté en Allemagne cinq ans. Il m'a écrit une fois d'Allemagne, je lui avais répondu, c'était sur des formulaires spéciaux. Je ne me souviens plus très bien, peut-être était-il boulanger aussi là-bas ?

-A Marche, c'était quelle année ?

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

-Je suis arrivé le premier octobre 1942. La caserne était Place Toucrée. C'était indépendant de l'autre brigade, c'était uniquement anti-fraude. On était tout le temps en route, souvent à la gare de Marloie, pour les trains. C'était des « cotcheux » comme on les appelait, mais en réalité, c'était plutôt des malheureux. Certains avaient deux kilos de beurre par exemple. Il y avait des gros fraudeurs, ils circulaient en camionnettes, souvent avec de l'essence qu'ils avaient achetée à prix d'or, près des Allemands parfois. Je vais te dire, j'ai 14 petits-enfants et je le jure sur la tête de mes14 petits-enfants : je n'ai jamais saisi un oeuf, pas un œuf !

Au contraire, ça me revient à l'esprit maintenant, c'était en 42, on connaissait les anciens combattants de 14 -18, ils n'étaient pas tellement âgés finalement. Il y en avait qui avaient à peine cinquante ans. On devait faire un minimum de service, tu comprends. De temps en temps, je disais : « Ouvrez un peu de votre sac s'il vous plaît, monsieur, ouvrez un peu votre valise ». Je fais ouvrir la valise à un homme qui attendait le train ; il y avait du monde sais-tu. « Écoutez, j'ai deux kilos de beurre et dix kilos de blé, je suis ancien combattant, Monsieur, Monsieur ». Et il se met à pleurer. Je le rassure : « Monsieur, je ne suis pas ici pour saisir le beurre ou le blé d'un ancien combattant ». Il me remercie, il m'aurait bien embrassé. Le voilà parti. À ce moment-là, il y a un homme qui vient me trouver, un type bien mis, il me dit : « Monsieur, si vous avez besoin de moi, pas maintenant, mais après la guerre ». Cela m'émeut (silence, pleures) (moi qui rédige aussi, je pleure, il est minuit trente à Leffe ce 22 février 2007). « Vous me trouverez » et il m'a donné son adresse .Elle était consignée dans mon carnet de renseignements, mais quand ton carnet est plein, tu dois le remettre aux archives.

-C'était surtout à la gare de Marloie que vous alliez ?

-Partout, c'était route de Liège, route de Bastogne.

-Et vous arrêtiez les voitures, les camions ?

-Oui, mais il n'y en avait guère, à part les médecins, les vétérinaires, qui avaient le droit de circuler.

-Et les Allemands, ils surveillaient ce que vous faisiez ?

-Non, pas du tout. On n'avait aucun rapport avec les Allemands.

Je me souviens, ils étaient deux, un s'appelait Dreye, il a quitté la gendarmerie pour la police à Liège par après, l'autre, je ne me souviens plus de son nom. En patrouille, le soir, ils entendent arriver un vélo. Ils crient «Halte ». Le type sur le vélo sans lampe, jette quelque chose dans un fossé et fiche le camp. C'était un ballot de tabac qu'ils ont saisi bien sûr, à charge d'inconnu. Il avait perdu les pédales, c'est le cas de le dire. Je parie qu'ils auraient fermé les yeux.

-C'était le commandant François qui dirigeait le peloton anti-fraude, il avait la réputation d'être, non pas collaborateur mais un rien sympathisant avec les Allemands. Il nous a rassemblés une fois sur l'ancien terrain de football de Marche, on avait formé un grand cercle et il était au milieu. Il nous a enguirlandés en disant qu'on ne faisait pas notre métier et qu'il n'y avait pas de rendement. J'étais dans les plus jeunes et nous étions encadrés par les gendarmes plus expérimentés. Le chef André, notamment, me donnait des coups de coude en disant : « Qu'il aille s'y fé cour arraidjé ». (Qu'il aille se faire cuir un oeuf). Personne n'aimait de saisir, en réalité, il n'y avait pas de fausse note. Il y avait peut-être l'un ou l'autre qui aurait été plus sympathisant de la droite que de la gauche, mais comme maintenant, tu comprends ?

-Et vous étiez combien, à peu près ?

-Peut-être une vingtaine, il y avait des brigadiers, le chef André, le chef Detournai et puis l'adjudant Cloquet, qui venait de Roux. Les arrêtés pris avaient force de loi, les autres gendarmes devaient aussi saisir, il n'y avait pas deux règlements. Ce qui est bien, c'est qu'il n'y avait pas de faux jetons parmi nous.

-Et tu étais déjà marié à l'époque ?

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

-Non, en 42, non. Je me suis marié en 43. Je suis arrivé au mois d'octobre et quatre mois après, on se mariait. Mon premier souci, c'était de trouver un logement, tu comprends ? J'avais trouvé un appartement, un bel appartement sais-tu, chez Hanin- Gilles, les parents de l'ancien curé de Hotton. Je sais bien qu'il avait dit, je ne veux pas me lancer des fleurs, que c'était sa femme qui avait insisté pour qu'ils nous louent, parce que je « présentais bien ». Je te jure hein, sans forfanterie, tu comprends bien !

-Et c'est à Rendeux que vous vous êtes mariés ?

-Oui, oui, et on s'est installés à Marche, mais ça n'a guère duré. Quelques mois après, la brigade d'Erezée, notamment, demandait du renfort. C'est comme ça que j'ai été dit à Erezée, moi, et presque tout le peloton anti- fraude.

C'était l'adjudant Pahaut qui dirigeait, je me demande s'il n'est pas parent avec Gaston Pahaut, l'arbitre de football. Nous étions logés à Erezée, à l'hôtel Delvaux. Tu étais nourri, tu donnais tes timbres de ravitaillement. Tu payais, bien entendu. Tu touchais, je crois me souvenir, une petite indemnité. Tu avais ta ration : 300 g de pommes de terre, un peu de tête pressée, du boudin parfois. On faisait le même travail.

C'est là que un jour soir, on entend des bruits, des sourds. Je ne sais qui vient prévenir l'adjudant Pahaut : « Il se passe des choses au Pont d'Erezée ». Il était tard déjà, quand il vient dans nos chambres nous dire : « On part au Pont d'Erezée ».

C'était la résistance. Il y avait des wagons là, des trams. Ils étaient en train de saboter, avec des masses. À cette époque-là, à chaque essieu, il y avait une boîte dont le couvercle était en plan incliné. On devait soulever le couvercle pour remplir la boîte d'huile. Les résistants étaient en train de casser toutes ces boîtes pour faire s'écouler l'huile. On était arrivé, en vélos naturellement, on n'avait pas de véhicule. Je vais par derrière près d'un petit bâtiment,(rire), un jeune type qui avait un pistolet en main : «Hauhauhauhaut les mains » dit-il à moi donc.(rire) .

-«Catche on pon çoula hein, catche çoula hein dit che to riant » (cache un peu cela hein, cache cela, dis-je en riant).

L'adjudant est allé parler avec le chef des résistants puis on est remonté à Erezée. Le lendemain, les Allemands sont venus nous interroger, un par un. Mais l'adjudant s'était arrangé et nous avait dit d'avoir, tous, la même version. On avait rédigé un procès-verbal constatant que les boîtes de graissage étaient cassées.

-Il s'agissait de quel mouvement de résistance ?

-Je ne sais pas. Il y avait plusieurs mouvements qui se combattaient parfois. L'Armée Blanche et le Front de l'Indépendance, de tendance communiste. Le Mouvement National Belge, de droite. Je ne dis pas qu'ils se seraient entretués mais il y avait de la politique là dedans. Ils ne s'aimaient pas, ne s'estimaient pas. Cet épisode, se passe en 43. Je pense qu'on a gardé l'appartement à Marche encore un peu mais maman était retournée chez ses parents à Rendeux en attendant.

C'est à Erezée, somme toute, que les choses se sont un peu gâtées. À ce temps-là, existait le travail obligatoire en Allemagne. Si tu n'avais pas d'occupation, tu étais réquisitionné et tu devais aller travailler en Allemagne, il n'y avait rien à faire. Il y avait des trains qui étaient formés, à Liège, à Verviers. On embarquait mille travailleurs pour les envoyer en Allemagne. Il y en a beaucoup qui n'ont pas voulu s'en aller, mais la plupart ont dû partir. Ils sont reconnus d'ailleurs, ils ont un statut national, c'était contre leur gré. Et, quoi que l'on pense, ce n'était pas facile de se cacher.

Bref, je reviens à mon histoire. Mon plus grand copain s'appelait Adans, sa soeur avait été réquisitionnée, elle avait reçu ses papiers pour aller travailler en Allemagne. Elle n'avait pas voulu y aller et elle se cachait je ne sais où à Erezée. Un beau jour, on parle avec le chef Nicaire de la brigade d'Erezée lui, de la soeur de Adans. Nicaire était proche de la résistance. Il dit à Adans de lui fournir une photo de sa soeur et qu'il lui procurerait une fausse carte

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

d'identité. Un beau jour, le chef Nicaire donne effectivement à Adans une belle carte d'identité parfaitement imitée. Tu aurais juré une vraie. Voilà que la jeune fille éprouve le temps long après ses parents qui habitaient à Dison. Rassurée quand à ses papiers, la voilà partie, elle était déjà sur les listes allemandes, mais sous le nom d'Adans. Elle prend le train et, à Angleur, contrôle des Allemands. Elle a perdu les pédales et les Allemands l'ont vu. Tu comprends, elle a tremblé, elle a blêmi, pleuré peut-être, j'imagine. Les Allemands l'ont pris sur le côté, l'ont interrogée, lui ont demandé si c'était une fausse carte d'identité, par qui elle l'avait obtenue. Elle ne connaissait même pas Nicaire, alors, elle a dénoncé son frère et moi également. Parce que j'étais tout le temps avec son frère. « Il y a eu des complices, il y a eu des complices, dites-nous c'est qui ».

Avant cet épisode, nous avions demandé Adans et moi, pour permuter, pour aller à Seraing. Deux gendarmes viendraient à notre place à Erezée. J'oubliais aussi de te dire que l'on avait été aussi mutés un court moment à Manhay, encore toute une histoire là. Un jour, un résistant qui était poursuivi par les Allemands avait donné son revolver à Adans qui l'avait caché dans son sac. Si Adans avait été pris avec cette arme, il était fusillé sur-le-champ. On était toujours ensemble. Moi, j'ai permuté avec René Dengis, je me souviens de lui parce qu'après-guerre, il a passé des examens, c'est lui qui a commandé la section motocycliste avec les Harley-Davidson. Bref, nous sommes arrivés à Seraing avec Adans. Je ne sais pas si je suis resté huit jours, moi, à Seraing. Le dimanche 20 février,

-En 43 ?

-En 44, toute l'année 43 s'est passée entre Marche, Erezée, Manhay, retour Marche. Maman était retournée chez ses parents à Rendeux avec Roland(notre frère aîné). Le 3 février 44 donc, un dimanche, la Gestapo est arrivée à Seraing. Ils ont demandé après Adans etAdam. On nous a conduits au bureau de la Gestapo, boulevard de la Sauvegnière ou boulevard d'Avroie, je ne sais plus au juste. En tout cas, je vois encore par la fenêtre d'en face, la vitrine avec écrit : « Gaufres Colson ». Ils ne nous ont pas bousculés, rien du tout, tu sais. Il y a un type qui est venu vers moi et qui a demandé : -« Est-ce vous qui avez fait la fausse carte d'identité » ? Je dis -« Non ».

-« C'est bon, c'est bon ». Et cela a été tout. Il ne m'a posé que cette question là. Et alors, les soldats sont arrivés et, en route à Saint Léonard, en cellule.

-Avec Adans ?

-Oui, avec Adans, mais séparés. Nous étions quatre, il y avait un curé de la province du Luxembourg, il y avait aussi un agent de police de Liège, il y avait petit « mildju » (bizarre) qui n'aimait pas les gendarmes, et il me cherchait misère parce que j'étais en uniforme. Je ne me laissais pas faire, tu comprends bien. Le quatrième, je ne me souviens plus. Je suis resté quinze jours là, et c'était pénible, sais-tu pourquoi ? Parce que on dormait par terre, sur des espèces de matelas remplis de punaises qui te piquaient, qui te mordaient toute la nuit. Ah ! Des punaises, des punaises, tu étais rempli de doses ! Il y avait « bel », ce sont les Allemands qui appelaient les chiottes comme cela. Nous étions à cinq, dans un espace comme la cuisine. Faire tous ses besoins, tu comprends, ce n'est jamais parfumé.

-Et les Allemands vous interrogeaient durant ces deux semaines ?

-Non, pas du tout. Rien de rien. Après une douzaine de jours, un matin, je suis appelé chez le directeur de la prison, un officier allemand. Poli, convenable, et il m'a demandé ce que j'avais fait pour me retrouver en prison. Je lui ai dit : « Je n'ai rien fait ». Il m'a dit : « Eh bien, ça va alors » et il m'a rendu ma montre et mon portefeuille. Alors on nous a rassemblés dans un couloir et on nous a mis les menottes. J'étais à nouveau avec Adans . On nous a conduits aux Guillemins, où, on nous a fait monter dans un train. Un homme est passé dans le train, je voyais bien qu'il s'essayait de parler avec l'un ou l'autre. Et, des gendarmes en tenue, ça attire plus l'attention que d'autres personnes, tu ne trouves pas ? L'homme est venu près de moi, chipoter à une manette du chauffage. Il y avait des Allemands, des sentinelles, mais il n'y en

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

avait pas une pour chaque prisonnier. Je dis, à mi-voix, à l'homme : « Vous voulez bien prévenir ma femme, de mon départ » ? (Violente émotion)

-Elle n'était pas prévenue ?

-Non. Elle est venue à la prison m'apporter un colis, mais il y avait une espèce d'affiche : « Il est trop tard maintenant, il fallait réfléchir avant ». Je lui demande donc de prévenir et je lui glisse mon adresse, oralement. Et il l'a fait, sais-tu. Il provenait de Werpin, c'était Charles Fouarge, il ne m'a pas donné son nom, tu comprends bien. Il a écrit à maman, qu'il m'avait vu dans le train d'un tel jour, à une telle heure. Il avait signé : « Un cheminot ». La lettre, on a dû la détruire après, à l'offensive Von Rundstedt, c'était dangereux de détenir des documents compromettants.

Le train a démarré. Il est arrivé à Vucht vers 10 ,11 heures du soir.

Pas la moindre goutte d'eau durant tout le trajet ! Quand un devait uriner, il fallait il y aller à deux à cause des menottes, tu allais pour « autre chose », tu n'avais qu'une main. On est arrivé là. Les coiffeurs nous attendaient, on nous a démenotter bien entendu. Il a fallu se débarrasser de ses vêtements, on a dû donner le portefeuille, la montre, l'alliance. Ensuite le coiffeur donc : il m'a raser complètement les cheveux ainsi qu'en dessous des bras. Il a fallu passer à la douche de désinfection. Et c'est froid, à minuit avec l'estomac vide ! Et la tête rasée, c'est terrible l'impression que cela fait. C'est vrai, sais-tu.

-Oui.

-On m'a conduit dans un baraquement. Et je suis mal tombé, il n'y avait pas assez de lits. C'était des lits en fer, accolés l'un à l'autre, j'y dû dormir toute la nuit sur les deux montants. Quelle affaire ! Quelle affaire !

-Et les Allemands, c'étaient desquels ?

-Des SS, c'était tous SS, oui. Et des laids « mildjus » sais-tu. Tu mourrais de faim.

-Et vous n'étiez que des Belges ?

-Non, il y avait des Hollandais. On te distribuait ton costume, un costume de bagnard avec ton numéro, moi c'était le 9288. On avait une bande blanche sue la poitrine, un triangle rouge, sur le triangle il y avait la lettre B, Belges, et à côté le numéro. 9288 pour moi donc, tu comprends ?

-Ils vous ont dit ce que vous alliez faire, les Allemands ?

-Non, tu comprends bien, on nous a conduits dans un baraquement. Et il y a un chef dans chaque baraquement : les kapos. Ce sont des criminels de droit commun allemands. Les Allemands calculaient tout, tu comprends, ils leur faisaient une faveur à ces gens-là. Au lieu d'être en cellule à Hambourg ou à Berlin, par exemple, il devenait chef de baraquement. Ils avaient droit de vie ou de mort sur toi. Ils pouvaient faire n'importe quoi, ils avaient toujours raison. Je sais bien, le premier blok où je suis allé, le 21 ou le 23, j'hésite, je crois bien que c'est le 21. On avait tous des sabots, s'il pleuvait, par exemple, et que tu étais rentré sans enlever tes sabots, il t'aurait tué, il t'aurait tué. Si tu avais laissé tomber, ne fut-ce qu'une qu'une grenaille, il t'aurait tué, avec le sourire. Avec le sourire hein, qu'il t'aurait tué. Tu n'as pas d'idée, la méchanceté de ces gens-là.

-Et que faisiez-vous, là au camp ?

-Je rechercherai dans mes papiers, en réalité je ne suis pas resté longtemps là, ni Adans non plus. Vucht, tu vois, c'était le camp principal. Il y avait d'autres petits camps.

Un jour ou deux après notre arrivée, nous avons rencontré Gaston Michel de Marche En Famenne. Il était socialiste ou communiste. Il a été, par après, conseiller communal. Je me souviens même qu'il m'a donné un morceau de pain, je l'aurais bien béni. Faim et faim et faim, tout le temps. Lui, il avait sa petite réserve, sa petite caisse, un petit carton. Il y était plus ancien, plus débrouillard et il avait des petits morceaux de pain, du pain allemand, dur, sec mais qui se gardait bien. Tu mangeais avec délice, tu le trempais dans de l'eau, le matin. Tu te serais battu pour l'avoir, tu te serais battu. Ti dju(dieu) quelle affaire !

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

Bref, je suis resté dix, quinze jours, j'ai les dates écrites dans mes notes, pour aller à Roosendaal. Et Roosendaal, c'est une ville voisine avec la Belgique. On m'a dit à l'époque que l'on voyait un clocher à l'horizon, c'était sûrement pour se repérer, et que c'était le clocher de Asse, en Belgique.

Nous sommes restés là peut-être deux mois pour construire un fossé anti-tanks. On logeait dans une espèce d'athénée, on avait des lits superposés avec des matelas bourrés de papier, comme dans les boîtes à bonbons, tu vois ? Tu avais une seule couverture.

Je reviens au fossé anti-tanks, il avait des prisonniers qui avaient des bêches et qui coupaient des carrés ou des rectangles, d'autres, dont j'étais, emportaient un carré de gazon dans chaque main et l'emmenaient à 100 mètres où on construisait un mur d'une hauteur et d'une épaisseur ! J'avais même parlé de m'évader en me cachant à l'intérieur d'un mur, moi.

-Caché dedans ?

-Caché dedans. J'en avais même parlé à André Mignon qui m'a…Tu as déjà vu le livre de André Mignon, il me l'a dédicacé « En souvenir de notre évasion manquée… » ?

Et on ne l'a pas risquée à cause des chiens. Parce qu'il y avait des chiens, voilà encore une histoire. C'était des SS, des crapules. Donc, on portait un gazon dans chaque main en empruntant toujours le même chemin. Le plus court, mais le même, il pleuvait, tu lâchais encore bien le gazon dans la berdouille. Il y avait un SS qui passait son temps, il ne me l'a pas fait à moi , mais c'est par hasard, par chance, quand tu passais devant lui, il était là avec son chien, il disait : « gazons à terre » en Allemand, et je te prie de croire qu'on comprenait. Puis, il te disait : « ramasse-les » et le chien : « clac ». « Ah ! Ah !Ah » ! Faisait-il. Je l'ai vu faire cela plusieurs fois.

-Et c'était uniquement pour construire un mur ?

-Et un fossé, mais d'une profondeur ! Quand le tank était dans le fond, il ne savait plus remonter, tu comprends ? Et quand on a eu terminé, on nous a renvoyés à Vucht, peu de temps.

Ensuite, on nous dirigé vers Venloo, à la frontière allemande dans un champ d'aviation. On faisait des nouvelles pistes, on piochait, on piochait, d'autres poussaient des wagonnets et en avant.

C'était l'été, l'été 44, je m'en souviens, il faisait chaud, on travaillait torse nu. Ils nous faisaient loger dans un hangar à avions. Je suis resté là un mois ou deux, je ne sais plus, puis, on ne sait pas trop pourquoi, j'ai été renvoyé à Vucht, avec trois autres. On n'osait rien demander aux Allemands, tu comprends ? Et, je l'ai appris par la suite, le hangar a été bombardé par les Anglais. Et il yen a un, il s'appelait Edmond, je ne sais plus comment, il était là avec son papa, et celui-ci a été tué. Terrible ! Terrible ! Maman le connaît bien, Edmond. Au souper de l'amicale de Vucht, nous avons parlé avec lui plus d'une fois. C'est lui qui était gendarme et qui avait perdu un peu la tête. Pensionné, il avait un tableau noir et il s'inscrivait des permissions. Qu'est-ce que tu veux, hein !

Je suis donc revenu à Vucht. Il y avait des kommandos, différents kommandos. Moi, j'étais au kommando Luftwaffe, c'est l'aviation.

Le camp de Vucht était immense, tu l'as vu, et il y était relié au chemin de fer. On amenait des wagons entiers de débris d'avions abattus. Nous devions les découper, je travaillais au burin, au marteau, on faisait de la mitraille. C'était trié : il y avait le cuivre, l'aluminium, l'acier. Il y avait plusieurs montagnes de mitraille, parce que les Allemands ne perdaient rien, même les cheveux qu'ils te coupaient, ils les gardaient. Il y avait une montagne de souliers, une montagne de prothèses, des prothèses de tout genre, des jambes de bois, des prothèses pour les hernies, ils ne jetaient rien.

-Est-ce que vous receviez des colis là-bas ?

-Oui, nous sommes arrivés là début mars, et j'ai reçu mon premier colis en mai 44. Je sais bien nous étions à Rosendale, et nous sommes revenus à Vucht. C'était toute une affaire

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

pour moi, vu qu'on avait faim tous les jours. Quand on a crié mon nom, ou plutôt, qu'on a crié mon numéro, je savais qu'un colis m'attendait. Et il y avait un SS qui contrôlait, qui fouillait. Le colis, c'était, aussi loin que je me souvienne enfin, des galettes et un paquet de tabac. Et je ne sais pas si c'est un des premiers colis ou un des suivants, mais l'Allemand a fouillé dans les galettes, maman avait glissé entre deux galettes une la photo d'elle avec Roland (notre frère aîné) sur les bras. L'Allemand a regardé la photo, m'a regardé, il a hésité puis il a reglissé la photo entre les deux galettes. Et elle est toujours dans des archives, cette photo- là.

-Et les galettes étaient toujours bonnes après tout ce temps ?

-Oui hein, on mangeait du pain moisi. A Rosendale, j'ajoutais de l'herbe et des chicorées dans ma soupe pour l'épaissir. Terrible sais-tu. Je me souviens avoir été fouiller dans une espèce de fumier, c'était à l'infirmerie où on jetait tous les pansements. Il y avait des croûtes de pain. Je les relavais sous le robinet, je les faisais sécher au soleil, puis je les mangeais. Est-ce que tu te rends compte ? Il fallait avoir faim.

-C'est là que tu avais mangé un oignon ?

-Oui, à Vucht, sous la cendre et on avait fait un petit feu avec la permission de l'Allemand, je vais trouver un oignon dans les crasses. Aie,aie, aie, quel délice ! Quel délice ! Et je surveillais mon oignon, pour qu'on ne me le prenne pas. Mon Dieu mon Dieu, la faim ! Tu ne croirais pas, moi je rêvais, chaque nuit, chaque nuit, je rêvais de frites, de tartes au riz et d'évasion. Je ne rêvais que de cela. Je ne rêvais que de cela, la nourriture, la nourriture, et puis foutre le camp. Foutre le camp. Cela me revenait en tête, tout le temps, tout le temps, tout le temps. Je n'avais que cela en tête. Par ce que, le matin, on te traquait hors du lit à 5 heure du matin et tu n'avais rien à manger. Rien du tout, tu devais attendre midi pour avoir une louche de chou rouge ou une louche de chou blanc. C'était terrible hein.

-Et travailler ?

-Et travailler, il fallait travailler. Et ils faisaient tout pour nous enquiquiner. J'ai fait plusieurs fois l'aller-retour entre Vucht, Rosendale et Venloo. A Venloo, c'est la voie du chemin de fer qui fait la frontière entre la Hollande et l'Allemagne. Je me mettais du côté Hollande et je pissais sur l'Allemagne, pour me venger. Mentalement, pour me venger, je pissais sur l'Allemagne (rire).

-Cela fait du bien ?

-Cela fait du bien, cela fait du bien, oui, oui. Cela maintient le moral comme on dit.

-Les colis, il fallait longtemps pour qu'ils arrivent ?

-Oui, oui, c'était toujours Hortense, ma sœur, qui s'en occupait. Et maman aussi de son côté. Hortense aussi s'occupait des colis que mame me préparait. Ce qui et que j'avais trois fournisseurs, si tu veux. C'était bien et c'était précieux, parce que la faim…
Tout le temps où je suis resté à Rosendale, on n'avait pas le moindre papier, même pour aller où je pense. Rien à faire, tu n'aurais pas su trouver dans le camp le moindre morceau de papier, même comme une feuille de papier à cigarettes. Tu devines la suite, nous étions tous livrés à la même enseigne.

-Est-ce qu'il y en a qui mourait ainsi dans le camp ?

-Oui, mais je n'en ai pas vus. Sauf un, en juillet 44, un moment donné il y a un remue-ménage, tout le monde regardait du même côté. Je l'ignorais à l'époque, mais on n'était pas loin de la libération en Belgique et le camp de Breendonk avait été évacué vers ici. En arrivant, il y a un vieil homme qui est mort. Je l'ai vu, il était étendu sur le béton et voilà. Sinon, je ne me souviens pas, si, il n'y en a qu'un, un louvaniste. Il n'avait pas froid aux yeux, il s'était disputé avec un kapo, ils en viennent aux mains et je vois encore le chef des kapos qui arrive. Je le vois encore, c'est Georges qu'il s'appelait l'Allemand, il saisit une grande louche avec laquelle on mesurait la soupe, et il se met à taper sur le Louvaniste qui, entre parenthèses, ne parlait que le Flamand. Un moment, la louche lui échappe des mains, alors, il saisit un gros tabouret en bois avec quatre pieds, et il continue à frapper sur le Flamand. Le

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

tabouret se démanche et seul, un pied lui reste en main. Il a continué à taper, taper, taper, et on n'a plus jamais revu le Louvaniste. Qu'est-ce qu'il est devenu ? Je n'en sais rien et personne n'osait rien dire, rien demander.
Je déchargeais des débris d'avion, je te l'ai déjà dit, hein ? Il y avait de tout dans les wagons, provenant d'avions anglais, américains, allemands. Une fois, sur un morceau de pare-brise, il y avait du sang, et je regardais, j'examinais, mais je n'avais pas remarqué la présence d'un jeune SS. Il est arrivé et a pointé sa mitraillette sur moi. Je lisais la méchanceté dans ses yeux. J'ai cru qu'il allait me tuer parce que j'avais regardé cela.
Le chef de la Luftwaffe ressemblait, par sa stature, à Napoléon. On l'avait surnommé naturellement Napoléon. Quand il approchait : « attention, Napoléon » ! Lui, ne savait pas.
Je crois que je t'ai déjà expliqué le triangle sur notre costume ?

-Oui, mais recommence.

-Nous avions tous un costume ligné, un pyjama. A gauche, nous avions une bande blanche de trois cm de large sur 15 cm de long peut-être, il y avait le numéro matricule, moi c'était 9288. A l'extrême droite de la bande blanche, il y avait un triangle rouge cousu et sur celui-ci, la première lettre de ta nationalité. J'avais remarqué que, Napoléon, qui distribuait la soupe était plus généreux pour les Hollandais que pour les Belges. Je me dis que j'enlèverais bien mon triangle. Je dirais que je l'ai perdu et comme cela que j'augmenterais un peu ma ration. Et voilà un incident qui se passe, et pas au milieu de la distribution comme je l'espérais. Nous partions en camion, oui un petit camion. Tu devais t'asseoir dans le fond du camion, écarter tes genoux pour permettre au suivant de venir s'encastrer, et ainsi de suite, comme des sardines. Avec des sabots là-dedans, tu te fais mal. Me voilà arrivée à destination, et il fallait aller vite : « rauws, rauws, rauws », hurlait Napoléon. Voilà que je me trébuche à cause de mes sabots. Il crie sur moi et cherche à voir ma nationalité. Je n'avais plus le triangle donc, il me demande ma nationalité. Je réponds : « Belge». Et il dit : « Ah ! Belg ». Et j'ai eu le malheur de répondre : « Ja, Belg ». Il a commencé à me gifler. J'ai dû me mettre au- garde-à- vous et « paf et paf ». Mais c'était de ma faute, je n'aurais pas dû répondre, j'aurais dû me taire. J'en ai ramassé, des gifles, devant tous les autres, et au garde-à-vous. Enfin ! Enfin !

-Dans les prisonniers, il y avait autant de Flamands que de Wallons ?

-Je ne sais plus (réflexion), il y avait assez bien de Louvanistes, je pense qu'il y avait une majorité de Wallons.

-C'est parce qu'on a dit plusieurs fois que les Flamands avaient été relâchés.

-Ah ! Les prisonniers de guerre, oui, il n'y avait pas un Flamand.

-C'est quoi la différence ?

-Il y avait même des Hollandais. Prisonniers de guerre, c'est prisonniers de guerre, ça porte bien son nom. Prisonniers politiques, c'est que tu avais fait quelque chose de répréhensible à leurs yeux. Que tu avais été à l'encontre des lois et des règlements de l'autorité occupante. Que tu ne t'étais pas soumis. Les triangles rouges correspondaient aux prisonniers politiques. Les triangles verts, aux condamnés de droit commun, et ils avaient autorité sur toi. C'était les kapos. Puis, il y avait les triangles mauves, on m'a dit, mais j'ignore si c'est vrai, qu'il s'agissait des homosexuels. Parce que les Allemands les traquaient aussi. Les homosexuels, ils n'en voulaient pas. C'est le bruit qui courait à l'époque en tout cas.
Mais les kapos, c'était terrible, sauf exception. A Rosendale, tiens, il y avait un, Karl qu'il s'appelait, un gros. Et c'était vraiment un brave type, un brave type. Il fallait lui foutre la paix, tu comprends bien. Mais c'était un brave type, Karl, il ne t'enguirlandait jamais, tu lui disais bonjour le matin, il te répondait. Réellement, c'était un brave type. C'est là que j'ai mangé du chien. Ils avaient tué un chien et ils l'avaient mis dans la soupe. Je pense que c'est Karl qui m'a demandé si je voulais un morceau. Ah ! Malheureux, j'ai bondi hein moi, sur le morceau de chien ; c'est la seule fois de ma vie que j'ai mangé du chien. Et ça m'a bien goûté.

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

Là, c'est pour te dire comme certaines choses peuvent te blesser profondément, c'était au début de notre arrivée à Rosendale, les cuisines n'étaient pas encore organisées. Pour te donner une idée, il n'y avait pas un bout de pain, le soir, mais des cageots, des cageots remplis de salades tournées. Il a fallu manger une salade, sans sel, sans poivre.
J'en reviens à ce qui m'avait blessé. J'étais, entre autres, avec André Mignon de Stavelot que je vais très bien connu, j'avais été à la JOC assez avec lui, ainsi que les deux frères Pirlot. Je crois que André Mignon avait été arrêté de leur faute, mais mes souvenirs ne sont plus précis. Il y avait aussi un Steffen de Malmédy. Ses parents, c'était à leur honneur, avaient quitté Malmédy, annexée par les Allemands, pour s'installer à Stavelot. Il fallait le faire. Leur fils, Fernand Steffen, avait été arrêté, j'ignore pourquoi. Et il parlait Allemand, lui, c'est un avantage. Il était devenu ami avec Karl le kapo. Ce jour-là, les Allemands avaient préparé du gruau d'avoine avec de l'eau et un peu de lait. Mais c'était bon, que c'était bon ! Aie, aie, aie ! On ne mangeait que du chou, tu comprends ? Cela fait que, tout le monde s'en régale de sa ration. Or, il en restait dans une cruche. Et j'entends un certain Nicolas, je ne sais plus comment, il habitait à Ayaille. Il dit à Steffen :- « Distribue le reste, distribue ce qui reste ». -«Non, non, je ne distribue pas cela, répond Stéffen». On n'osait pas lui faire des reproches vu son amitié avec Karl. Il aurait pu dire n'importe quoi en Allemand sur nous sans qu'on comprenne.
On se couche. Voilà le lendemain matin, Nicolas, le garçon d'Ayaille, qui apostrophe Stéffen :-« Pourquoi n'as-tu pas distribué le reste hier» ? -« Ce ne sont pas tes affaires, ce ne sont pas tes affaires» ! -«Mais je vais te le dire, moi, tu t'es relevé la nuit pour en manger, parce que je t'ai entendu, dit-il» ! Devant tout le monde, donc, dont moi. Et ça m'a écoeuré. Et figure-toi hein, que je l'ai gardé sur le coeur tout le temps par ce que j'aurais bien moi aussi, mangé un petit supplément. Je me serais bien relevé aussi pour en manger. Après m'être évadé, je suis arrivé à Rendeux, puis à Stavelot voir mame, tu sais comment cela va, hein ? J'avais fait une liste : André Mignon, Seffen, ici, et les deux frère Pirlot, pour donner des nouvelles. J'arrive chez Steffen pour donner de nouvelles. –« Ah ! Mon Dieu, mon Dieu, vous avez connu notre fils ! Mon Dieu, que je suis contente d'avoir de ses nouvelles » ! Tu sais, tout ce qu'on peut dire dans des cas comme cela. Elle me demande :-« Vous ne voulez pas venir à Malmédy, mon mari y travaille, on prendra un taxi » ? Malmédy était libérée à ce moment-là, on était en octobre 44, non, c'était en novembre ; après la Toussaint. Je lui ai répondu : « Non, Madame, moi je suis revenu pour voir ma maman ». J'aurais pu y aller, sais-tu et c'est uniquement le gruau d'avoine, qui m'a empêché d'y aller. Et je n'ai jamais voulu broncher, j'ai dit non à la femme :-« Mais Monsieur, cela ne durera guère… ».-« Non, Madame, je suis revenu pour ma maman ». Et c'était le gruau d'avoine, hein, parce que je l'ai encore là, le gruau d'avoine. Je ne l'ai pas oublié parce que la faim, c'est terrible, sais-tu ! Terrible, la faim, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, la faim !

-Tu te souviens d'autres noms de personnes qui étaient prisonniers avec toi ? (hésitation).

-N'y en a-t-il pas eu un qui est devenu bourgmestre ?

-Gaston Michel, on n'en a déjà parlé. Ah ! Oui hein, Louis Arnolis ! Oui, Louis Arnolis, il a été bourgmestre de Saive après la guerre, mais des années. Un gentil garçon, un « lidjeu » pour de bon, mais le cœur sur la main. Je me souviens qu'il avait reçu un colis et dedans, un paquet de Saint-Michel vertes, tu as connu cela, toi ?

-Oui, hein, oui, oui.

-Il m'avait donné une cigarette. Mon Dieu, mon Dieu, qu'elle m'avait bien goûtée ! Tu comprends bien. Je l'ai revu après la guerre, j'ai failli connaître des petits ennuis, un jour. J'étais à Olne, à la gendarmerie, nous étions en service avec Chauveheid à Coucoumont entre les deux viaducs. C'était l'été, on voit arriver deux cyclistes, en short ; un homme et une femme :-« Nom di djo, c'est Louis, dis-je ».-« C'est Joseph » ! C'était Louis Arnolis et sa

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

femme ou sa bonne amie, je ne sais pas. On discute bien entendu pendant que le gros Chauveheid contrôlait une voiture, probablement en infraction. Après s'être rappelé des souvenirs, on se quitte, la voiture démarre aussi. De retour au bureau, Chauveheid me fait signer le procès-verbal qu'il a rédigé. C'était pour une infraction au code de la route, je signe. Peu après, j'ai été entendu par l'officier et je lui ai raconté les faits exactement.
L'automobiliste avait écrit au procureur du roi, il s'étonnait de voir deux signatures au bas du procès-verbal alors qu'il n'avait eu affaire qu'avec un seul verbalisant, l'autre étant en train de tailler une bavette avec des cyclistes en short. Les shorts n'étaient pas encore trop dans l'air du temps à ce moment là. L'officier m'a demandé de m'expliquer, je lui ai dit le comment et le pourquoi, surtout. Il n'y a pas eu de suite.
C'est encore Louis Arnolis, du temps où je m'occupais du football à Rendeux. Dany Pirlot, un bon joueur, il était soldat à l'hôpital militaire Saint Laurent, avait été puni. Il ne pouvait pas revenir en week-end. J'avais connu vaguement l'aumônier militaire lors d'un séjour à l'hôpital. J'étais à 100% pour le foot, je me donnais toujours à fond, tu sais bien. Je prends la voiture et je pars à Liège. Je gare la voiture et j'arrive à pieds près de la clinique. Une voiture me croise, elle freine :-« Joseph » ! C'était Louis Arnolis, il m'avait reconnu. « Où vas-tu » ? Je lui explique mon histoire et je lui parle de l'aumônier. « Va trouver le commandant « untel », et dit que tu viens de ma part, c'est tout. Joseph, à plus tard ».
J'arrive là, je ne demande pas l'aumônier naturellement mais bien le commandant. Je me présente, je dis que je viens de la part de Monsieur Arnolis. –« Ah ! Que puis-je faire pour vous » ? Je lui explique le cas de Dany Pirlot. « Ah ! Mais il jouera, il jouera ». (rire) Et il est revenu jouer.

-N'y a t'il pas eu un prisonnier qui est devenu ministre après la guerre ?

-Ah ! Si, Oscar Behogne qui a participé à la création de l'Université du Travail à Charleroi. Un démocrate-chrétien. Nous étions de la même taille et nous avons porté des rails ensemble. Il fallait quatre hommes de même taille et les Allemands ne te demandaient pas ton avis. J'étais avec Oscar et il m'appelait Joseph et moi je l'appelais Oscar. On portait des rails, des doubles- rails de wagonnets. Et ce n'était pas facile dans la boue avec des sabots. Et il y avait aussi un autre. D'ailleurs quand j'ai reçu la médaille de prisonniers politiques, tu reçois un brevet avec pour accompagner la médaille sinon ça n'a pas de valeur. Mon brevet était signé « Joseph Merlot », il est redevenu ministre après 45, mon brevet est là dans l'armoire.

-Il était assez gros ?

-Oui, mais attention, tu confonds peut-être avec son fils qui a été lui aussi ministre. Mais il était plus grand, rondouillard également. Le fils de Joseph Merlot, il a voulu respecter la discipline du parti lors du rattachement des Fourrons à la Flandre, puis il a démissionné.

-Ne s'est-il pas tué dans un accident de voitures ?

-Je ne me souviens plus. Joseph Merlot, le ministre, il était assez petit mais bien portant et, une fois tous les mois peut-être, on allait à la douche. On devait se mettre à plusieurs, j'essayais toujours de tomber avec Merlot parce que j'étais plus grand, comme cela, je recevais l'eau le premier, tu comprends ? Ce sont de petits souvenirs qui te reviennent.

-Quand on est allé l'an passé à Vucht, on a vu des fours crématoires. Il y en avait quand même, donc ? Ils brûlaient des Juifs ?

-Non, ils brûlaient ceux qui étaient fusillés. On fusillait le soir. Il y avait deux appels au Camp. C'était vaste, la plaine, mon Dieu, mon Dieu, combien étions-nous ? 2000, 3000, 5000 ? Je ne sais pas au juste. Un appel durait parfois des heures, il fallait être là à six heures du matin. Le matin, ça allait encore, on te chassait au travail. Mais le soir, tu serais resté là jusqu'à neuf heures du soir, il pleuvait, il pleuvait, il gelait, il gelait, c'était la même

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

chose. Les Allemands étaient méticuleux, méticuleux, il manquait quelqu'un et ils se remettaient à compter sans fin. Quelle affaire ! Le matin, quand on criait ton numéro, c'était pour être libéré, ou changer de camp ou changer de prison. On n'a jamais crié mon numéro, moi. Le soir, quand on criait ton numéro, c'était pour être fusillé. E tout le monde le savait, tout le monde le savait.

-Et pourquoi était-on fusillé ?

-Tu sais, parmi nous, il y avait des types qui avaient été arrêtés parce qu'ils avaient saboté des trains, par exemple. Retiens bien ceci, parce que je t'ai parlé de saboter. Dans le code pénal allemand hein, ils ont tout modifié sous Hitler, il y a un seul mot qui permettait tout, et ce mot, c'était : sabotage. Des officiers aux soldats, même les kapos le connaissaient par cœur. Au nom du mot sabotage, on te fusillait. Tu aurais cassé un manche de pioche en exprès : sabotage, et tu risquais d'être fusillé. Et saboter l'économie allemande, c'était un crime. Tu comprends ? « Sabotage, sabotage » !

-Tu veux qu'on arrête ?

-Comme tu veux, ça commence un peu à chauffer dans ma tête.

Je saute dans le temps. On arrive au 15 août, je ne te l'ai pas encore raconté cela. Le 15 août 44 donc, je pars au travail avec les autres, j'avais mal ici dans le dos, une douleur lancinante. Mon Dieu, mon Dieu, quelle affaire ! Je vomissais tout vert, et pourtant j'étais à jeun, tu comprends bien le matin. Il y a un qui disait : « C'est la bile du foie ». C'était une crise de pierres aux reins. Mais là-bas, il y avait une infirmerie, les Allemands appelaient cela « revier ». Là-bas, tu aurais été dans le coma qu'on te chargeait dans une brouette pour assister à l'appel .Il fallait y aller et tu ne pouvais rentrer au « revier » que le soir, après le travail. Ce qui fait que j'ai dû aller travailler avec une crise de pierres aux reins. Tu te rends compte ? Ce jour-là, on est venu nous chercher, pour porter des bancs chez les vieillards. Parce qu'il y avait de tout dans le camp, des hommes, des femmes, des enfants, des Juifs, des vieillards. La corvée s'est terminée assez rapidement, l'Allemand qui n'était pas un SS, mais un soldat de la Wermacht, nous a autorisés à nous asseoir par terre et à fumer une cigarette. J'étais tout content d'être un peu assis tellement j'avais mal. Le soir arrivé, je vais à l'appel et puis : « revier ». On me dit qu'il s'agit d'une crise de pierres aux reins. C'est un médecin, un prisonnier sais-tu, un Tchèque qui m'a soigné. Dans un mauvais Français, il m'a dit : « Déshabille-toi et couche-toi dans ce lit ». Un vrai lit, avec deux draps de lit ! Et puis, il

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

prend une seringue, j'ai encore en tête le nom du médicament : Dolantine. Je l'ai retenu, tu te rends compte. Il m'a fait une injection dans la veine, ici, dans le bras. Au fur et à mesure qu'il appuyait, je me sentais partir et lui le voyait aussi. Il m'a dit en souriant gentiment : - « Tu as bon hein » ? Et j'ai répondu : « Ah ! Oui ». Et je suis parti, j'ai été coulé.

-Cela fait du bien ?

-Mon Dieu, mon Dieu, que ça fait du bien d'être soulagé quand tu es resté comme ça, 12 heures à souffrir ! J'ai été soigné et la douleur a disparu. Je me promenais au « revier », je donnais des petits coups de mains. Et surtout, je mangeais bien. Il y avait des grands malades, je leur portais leur ration et ils ne mangeaient qu'à moitié. Et le reste, c'était pour Joseph. Je me serais fait du lard, moi, là (rires). Un Belge, un brave type mais une grande gueule, était infirmier ou plutôt jouait à l'infirmier. C'était Georges Vangoedsenoven, il est mort, paix à ses cendres ! Nous l'avons revu avec maman du temps où nous allions encore aux réunions de Vucht. Bref, il me demande : « Tu ne veux pas rester ici » ? Sous ses ordres bien entendu, il avait un tablier blanc, lui, il n'était pas plus infirmier que moi pourtant. J'ai accepté bien sûr, quitte à supporter quelques petites vexations. Le médecin tchèque était d'accord également. Deux, trois jours après, branle bas de combat au « revier ». Quelqu'un entre en trombe : « Au lit, au lit, contrôle » ! Les SS arrivaient pour contrôler. J'ai enlevé mes sabots et n'ai pas eu le temps de me déshabiller, couché, les couvertures jusqu'au menton, les bras dans le lit. J'ai pris mon air le plus malade possible. Ils sont passés devant chaque lit, le médecin tchèque leur a parlé en Allemand. Il a été effrayé, moi aussi. Ce sont des peurs que tu ressens plus maintenant qu'à ce moment-là.

-Tu es resté longtemps à l'infirmerie ?

-Au « revier » ? Oui, c'est une question de chance, cela a facilité mon évasion. J'étais bien sûr camarade avec Adans que je ne voyais plus guère. Les Allemands avaient fait une fois, des tests. Tu devais te présenter en file devant le kapo, tu lui présentais une main, la gauche ou la droite, il passait l'index dans le creux de ta main, et il te faisait aller à gauche ou à droite. Tu ne savais pas pourquoi. On se met dans la file, parce qu'il fallait bien : Adans est désigné pour aller à gauche et moi à droite. Et sais-tu bien ce que c'était ? Le camp de Vucht fournissait de la main d'œuvre à l'usine *PHILIPS*, et le test que les Allemands nous faisaient passer, c'était pour voir si tu transpirais ou non des mains. Sans doute que, moi, j'avais transpiré. Je n'ai donc pas été choisi pour travailler chez *Philips* et Marcel Adans, lui, y est

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

allé. Mais ils y étaient deux fois mieux traités qu'au camp. Ils avaient une bonne louche de petits pois pour dîner. *Philips* faisait quelque chose pour les prisonniers, sais-tu. Ils travaillaient pour les Allemands mais il n'y avait rien à faire, ils n'auraient pas su faire autrement. Toute l'économie de tous les pays conquis tournait pour les Allemands. Mais *Philips* faisait son devoir dans des conditions parfois difficiles. Et c'est comme ça que j'ai perdu Adans un peu de vue. J'avais un autre camarade, Léon Lespagnard de Marloie, il a été boulanger. Il est mort et je ne connais plus rien de son histoire. J'avais parlé à Marcel Adans d'évasion, j'étais persuadé que la fin de de la guerre était proche, j'avais encore en tête, l'évacuation du camp de Breendonk dont je t'avais parlé. –« Non Joseph, je ne veux pas risquer cela, non, dans trois mois, la guerre est finie, je veux revoir ma famille, je ne veux pas risquer cela » ! Moi, j'essayais de le convaincre, mais il ne voulait pas courir ce risque.

J'en parle à Léon Lespagnard, j'aurais bien voulu m'évader, mais à deux, tu comprends ? Je m'étais adressé à Adans pour commencer, parce que, lui, c'était le copain des copains. C'était plus qu'un frère pour moi.

Léon Lespagnard, lui, a accepté de m'accompagner dans mon projet. Je lui ai parlé d'un trou dans la cave au « revier », que j'avais repéré près d'une chaudière de chauffage central et qui faisait une bonne longueur, plusieurs mètres certainement. Des rumeurs d'évacuation du camp circulaient. Je dis donc à Léon : « Le jour où on évacue, tu viens me trouver ».

Et de fait, un jour, les Allemands nous rassemblent et nous annoncent que le camp sera évacué dans les prochains jours. « Quand vous entendrez crier votre numéro, abandonnez tout et rassemblez-vous sur la plaine. Toute tentative d'évasion sera punie de mort, il y a les chiens. »

Je vais trouver Léon :-« C'est ce peut-être demain, ou après demain, tu es toujours bien d'accord » ? –« Oui hein toi, Joseph, oui hein » !

Deux ou trois jours après, le moment arrive, j'entends crier mon numéro « swas en dertisch art en tachtich » ! 9288. Tu n'oublies pas sais-tu cela, nom di djo !

Je m'en vais dans la cave, moi, comme c'était décidé. Mais nom di djo, toi, j'y trouve un Hollandais, un colosse, tu aurais dit un catcheur. Et il faisait semblant de chipoter à la chaudière. Je me dis : c'est cela, il a la même idée que moi, il a repéré le trou. Je commence à discuter avec lui, un peu en Flamand, un peu en Allemand. Le voilà qui me menace avec sa

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

pelle. J'avais déjà perdu une demi heure, les Allemands commençaient sûrement à s'impatienter. Je vais aux toilettes, et là, je vois une échelle dressée. Le « revier », c'était comme un grand poulailler, comme un grand abri de jardin, sans étage mais avec une pointe. Je monte à l'échelle et me voilà arrivé dans la pointe. Je marchais sur les traverses parce que les plafonds étaient en carton épais, mais fragile. Je me dis qu'il n'y avait qu'une chose à faire : rester ici. Le long de la cheminée, il y avait un échafaudage. Je suis monté sur cet échafaudage. On entreposait des caisses énormes de pansements, d'ouate, etc. dans le grenier. J'y trouve une couverture et je me couche sur les madriers. En bas, j'entendais « swass en dertisch art en tachtich » et les aboiements des chiens. Finalement, ça se calme et je passe la nuit. Je fais un petit coq à l'âne, si tu veux bien. Pendant que j'étais au « revier », il y avait plusieurs malades naturellement, entre autres, il y avait un religieux hollandais, catholique. Il me demande : « Voulez-vous communier » ? Je dis oui. Il avait des parcelles d'hosties dans un vieux tube à aspirines en aluminium. Il m'en a donné une en la bénissant, tu sais hein ! Moi, j'ai joué le jeu, parce que, tu sais, j'y croyais à ce moment-là, tu sais comment ça va. Il m'a béni, et c'est pour te dire, faux jeton.

Je reviens à mon histoire Le lendemain, je me lève de mon échafaudage, avec précaution bien entendu. Tout était calme, je vais à la chambre où séjournaient les malades. Quand il me voit : « Adam, Adam, weg, weg, allez weg, partez, je ne vous ai pas vu, je ne veux pas vous voir, allez partez ». Le curé hollandais, oui. Il trouillait, il avait peur d'être complice, tu comprends ?

-Et ils n'étaient pas partis, eux ?

-C'est à dire que, probablement les malades, on les a évacués après. À part, sûrement parce qu'ils ne pouvaient pas marcher, etc. Il y avait parmi eux un Louvaniste qui s'appelait Jef et il m'appelait Jef aussi vu que je m'appelais Joseph. Il me dit : -« Jef, c'est pas bon pour toi ici, file, file, c'est pas bon pour toi ».-« Oui, mais aller où » ? –« Ah ! Je ne sais pas, mais file, c'est pas bon pour toi ; les Allemands t'ont cherché, avec les chiens même ».

Moi, je remonte dans ma cachette. J'y reste encore toute la journée. Le lendemain matin, j'entendais des bruits par le plafond. Celui-ci, c'était en quelque sorte du carton. Les prisonniers étaient partis avec les SS et, je n'avais pas prévu cela, tu comprends bien tu ne peux pas prévoir tous les incidents de parcours ; automatiquement, ils avaient été remplacés

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

par la Wehrmacht qui occupait les locaux. Il y avait un Allemand en bas, je l'entendais cirer ses bottes, pour te dire que le plafond n'était pas épais.

J'avais repéré aussi leurs mouvements si tu veux, je n'avais pas l'heure, tu comprends bien, pas de montre, rien du tout. Mais il y avait, chaque jour un moment où c'était le calme plat, tu aurais entendu voler une mouche. Je descendais alors, j'allais aux toilettes, c'est une question de discipline cela. J'avais une bouteille que je remplissais d'eau au robinet, j'allais aussi fouiller, en vitesse, un peu dans toutes les pièces, voir s'il ne traînait pas une croûte de pain. Je tombe une fois, je ne savais pas qu'il existait, sur un petit dépôt. Là, au « revier », une petite pièce comme la moitié de la cuisine ici. Il y avait des macaronis et surtout, surtout, surtout de la confiture à la rhubarbe. Il y avait des boites et des boites et des boites de confiture à la rhubarbe. Et pendant tout ce temps où je suis resté dans mon grenier, j'ai fait cela : je mangeais de la confiture à la rhubarbe et je croquais des macaronis. Je me souviens aussi, j'avais trouvé du tabac, des feuilles à cigarettes, mais rien pour les allumer.

En fouillant, un jour, j'ai trouvé quelques allumettes. Mais il fallait aller vite tu comprends bien. Aie,aie,aie,aie, quel jeu, quel jeu, quel jeu j'ai joué là !

Tu as déjà entendu parler de l'Opération d'Arnhem, l'opération aéroportée ? Il y a un film : *Un Pont Trop Loin.* Et bien j'étais dans le grenier lorsqu'ils sont passés en avions et en planeurs. En plein jour hein. J'ai soulevé une tuile, c'était des tuiles comme chez Nicole Breuskin là en face. Je voyais passer les avions et les planeurs, il faisait tout noir dans le ciel. Noir d'avions et de planeurs. Terrible, terrible, terrible ! Là-dessus, j'ai pu fumer une cigarette qui m'a bien goûté naturellement.
Je me souviens également que sur l'échafaudage où je me trouvais, il m'est arrivé d'éternuer à tel point que je me suis cogné la tête contre les croisillons en bois. J'avais peur que l'Allemand ne m'entende en bas.
Une autre fois, c'est quasi invraisemblable mais c'est la vérité, j'étais couché, J'entends monter à l'échelle. Aie, aie, aie, aie, aie ! J'étais à combien de sol, deux mètres, deux mètres cinquante peut- être, sur mes poutrelles ? C'était deux Allemands, ils se parlaient. Ils se posaient des questions en regardant dans les caisses. Ils sont venus aux pieds de l'échafaudage. Aux pieds, ils auraient fait cela avec leurs mains, ils me sentaient !

-Il faisait sombre ?

-Pas vraiment, mais pas clair non plus. Et je me demande encore maintenant comment ils n'ont pas entendu les battements de mon cœur. Et puis, ils sont redescendus.

-Et ils faisaient quoi en bas ? C'était une chambre ?

-Oui, ils s'étaient adaptés, tu sais, à la guerre comme à la guerre. Je te dis, j'entendais la brosse qui cirait ses bottes.

-Tu es resté combien de temps là ?

-Je suis resté 17 jours sur le grenier, 17 jours, à descendre tous les jours. C'est drôle hein, j'ai toujours été un peu superstitieux avec le chiffre trois. J'ai toujours bien aimé ce chiffre là. Tu peux remarquer quand même, c'était le (hésitation), le 5 septembre que le camp a été évacué. Je suis descendu du grenier le 21, le 21 du 9 1944. Le 21, c'est. divisible par trois, le 9 également et 1944 aussi .Et j'avais décidé dans ma tête, parce que c'était le 3 si tu

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

veux. Ça fait, je m'étais dit que je ne m'en sortirais pas. Tu ne saurais pas, hein, vivre tout le temps comme ça. Ça fait que je m'étais fixé une date dans ma tête, le 21 parce que c'était divisible par trois, j'avais calculé tout cela. Le 21, s'il ne se produit rien, je vais me rendre aux Allemands. Alors, pour me rendre aux Allemands, je t'ai dit qu'il y avait beaucoup de boites de pansements, d'ouate, etc. J'avais attrapé une angine, et c'est vrai, sais-tu, j'avais mal à la gorge. Et je m'étais fait un bourlais (rire), elle ne manquait pas l'ouate ! Je m'étais bandé. Mais il me fallait trouver quelque chose de cohérent pour raconter aux Allemands.

-Les autres malades étaient partis ?

-Oui hein, aie, aie, aie, aie, aie ! J'étais seul, oui hein toi, je suppose qu'ils étaient partis le lendemain de ma visite. Et j'avais échafaudé une histoire, qui ne tenait pas debout, mais je n'aurais pas su inventer autre chose, rien n'était cohérent. Je voulais leur dire que j'avais été hospitalisé, une crise de pierres aux reins, c'était juste jusque-là. Leur dire que l'on m'avait fait une piqûre, que j'étais monté au grenier où je m'étais endormi. Et, dès lors, que l'on était parti sans moi. Mais ça ne tenait pas debout. Bref, voilà le 21 septembre qui arrive. Et, ma décision est prise, elle est prise, je descends, je descends. Je laisse ma bouteille là, j'avais une boite à conserves aussi, je faisais pipi dedans et j'allais la vider tous les jours (rire). Je m'étais organisé là, tu sais. Je descends et je sors du bâtiment, mais je descends à l'heure calme, celle dont je t'ai parlé tantôt.

-Oui.

-Et je commence à marcher. Je ne vois personne. Nom di dios, sait-on jamais ? La chance est peut-être avec moi. Je tourne autour du bâtiment, et en tournant : Paf ! Nez à nez avec un Allemand. –« Wass, Wass, Wass » ? En costume de bagnard, moi. –« Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe, d'où venez-vous » ?

C'était la Wermacht, heureusement ! Alors, je raconte mon histoire, hein, pff ! –« Kom ». Il me conduit devant l'officier. Et l'officier avait l'air d'être un brave type, sais-tu. Il me parlait posément, ne m'enguirlandait pas, tu sais. Mais il ne me croyait pas, je ne le voyais bien. Ils parlaient entre eux, je comprenais qu'ils voulaient me renvoyer dans une prison : à Scheveningen.

Mais, l'officier dit quand même à son soldat : « Il faut lui donner à manger ». –« Kom » ! Et il me conduit aux cuisines.

Mais c'était en dehors des heures du repas. Et le cuisinier :-« Wat, wat » ? Il me demande dès quoi et des qu'est-ce. Il me regardait, il regarde mon costume.-« Niet goed, niet goed » ! Il me donne à manger et, il s'excusait presque parce que le repas était tiède. C'était de la ratatouille et elle n'était plus chaude :-« Niet warm, niet warm » ! –« C'est gentil quand même, merci ». Et j'ai mangé, tu comprends bien… (Émotion majeure).

Et le cuisinier revient sur mon costume :-« Ce n'est pas bon pour toi, ça, ce n'est pas bon ». –« Oui mais je n'ai rien d'autre ». Les baraquements étaient numérotés. Il me dit d'aller au numéro 15. J'y vais, c'était rempli de salopettes, de salopettes de femmes. Tu sais, il y avait des femmes au camp et elles mettaient des salopettes. Mais les femmes, c'est plus coquet, elles avaient fait des plis dans les épaules et elles avaient une bande rouge cousue dans le dos. Les hommes par contre, quand tu avais les cheveux trop longs, les coiffeurs te les coupaient complètement, mais parfois ils n'avaient pas le temps, alors, ils te faisaient une piste au milieu. Un coup de tondeuse et c'était tout. « Voum, voum ». Ils en faisaient cinquante à l'heure ainsi, tu comprends bien.

Donc, je prends une salopette, j'arrache la bande rouge. Je trouve un veston, il était un peu trop long et trop grand (rire), un chapeau. J'avais des sandales, on se les fabriquait plutôt que de porter des sabots. Lorsqu'on démolissait des avions, on récupérait une matière qui entourait le réservoir à carburant ; tu aurais dit du balatum, du balamur, comme une espèce de caoutchouc. On n'en faisait des sandalettes au moyen de fil de fer. Bref, j'avais une salopette, un veston et des sandalettes. Je reviens près du cuisinier et je lui dis que j'avais trouvé.

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

-« Ah ! Ah ! Ah ! ». Il était content pour moi, il était content.

-C'était un gentil ?

-Ah ! Oui hein ! Mais c'était la Wermacht, tu vois.

-Ils étaient gentils, eux ?

-En général, en général, oui. Et puis, ils sentaient aussi la fin des hostilités, tu comprends ? Je crois enfin. L'état d'esprit était changé, ils n'étaient plus vainqueurs. Ils avaient connu trop de revers.

-« Weg », qu'il me dit, il faut foutre le camp. Oui, mais il y avait combien de réseaux, il y avait quatre, cinq réseaux de barbelés. Tu les as vus, hein ?

-Oui.

-On nous avait toujours dit que le premier réseau était électrifié, je lui demande, tu vois, j'avais peur parce que le camp. Je vais te faire un petit croquis pour que tu comprennes. (dessin). C'était tout clôturé et, là, c'était une arcade, le corps de garde. Tu devais nécessairement passer par là, par le corps de garde. Et là tout autour, il y avait quatre, cinq réseaux de barbelés, et des fossés même. Moi j'étais là, aux cuisines avec le cuistot. Un moment donné, c'est tout sable, hein, en Hollande, voici quatre, cinq Allemands qui arrivent avec une grosse charrette à mains avec des roues énormes, d'une épaisseur ! Ils viennent décharger des vivres à la cuisine donc. Des pommes de terre, de macaronis etc. Cela terminé, ils redémarrent, mais ils peinaient à remettre en mouvement cette grosse charrette. Nom di djo ! Toi, il me vient une idée. Je pousse à la charrette avec eux. Et je pousse, et je pousse, et je pousse, je passe le corps de garde. Puis je suis parti.

-Et ils n'ont rien dit ?

-Ils n'ont rien dit, oh non ! Oh non ! Ils m'avaient vu parler avec le cuisinier et voilà. Ils me prenaient pour un civil probablement. Alors, j'ai sauté le premier réseau, puis le deuxième et le troisième. Puis je me suis retrouvé (émotion) LIBRE. Il y avait un rayon de soleil. Je suis allé me coucher dans un sous-bois sur de la mousse, et … regarder le ciel. Je me vois encore, couché, à regarder le ciel et dire je suis LIBRE.

Ensuite, je me suis relevé et j'ai encore eu une trouille là. Puis je m'arrêterai après cette trouille là.

-Oui, oui.

-Il y avait un sentier, un petit sentier, là, dans le sous-bois. Nom di djo, je vois arriver quelqu'un avec un brassard blanc. Je vois la première lettre « P », je me dis « Polizei ». Waie, waie, que va-t-il encore se passer ? Et c'était… « PTT », il m'a croisé : -« Dag ». –« Dag » que j'ai dit. C'est tout, C'est tout. Puis alors, je suis arrivé dans une petite localité, je ne sais plus. C'est peut-être à Vucht, je ne sais plus dire .Il y avait beaucoup de remue-ménage. Il y avait des gens qui évacuaient, des gens qui semblaient affolés. Il fallait bien que j'aborde quelqu'un. J'étais dépendant de tout. Je vois un jeune couple, entre 30 et 40 ans peut-être, qui tiraient un chariot, un chariot à quatre roues, tiens. Ils avaient une grosse valise et ils me semblaient avoir une si bonne binette. Je les ai abordés :-« Pardon Monsieur, vous ne parlez pas un peu Français » ? –« Un peu ». Alors, moitié Français, moitié Néerlandais, je leur ai raconté mon histoire. Ils m'ont dit de les suivre. Au lieu d'évacuer, en réalité, ils rentraient chez eux après avoir évacué.

Et là, la première chose qu'ils ont faite, c'est bien gentil, c'est de me faire prendre un bain. Ils m'ont demandé si je n'avais pas des poux, sais-tu. J'ai dit non, voilà. Ils m'ont fait prendre un bain. C'était le bienvenu, je te prie de croire. Et puis ils m'ont donné ce qu'ils pouvaient les gens, parce qu'ils étaient privés, tu sais, les Hollandais. Ils ont été « serrés » tu sais, ils ont mangé les oignons de tulipe. Beaucoup plus « serrés » que les Belges. Ah ! Oui. Enfin, ils m'ont donné, je m'arrête là (fatigue).

-Oui, oui.

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

- Je fais un petit coq à l'âne après avoir regardé dans mes documents. Au total, il y a eu à Vucht entre janvier 43 et début septembre 44, plus ou moins 29.500 prisonniers. C'est déjà un chiffre, hein, en un an et demi.
- Oh ! Oui, presque 30.000 prisonniers.

-Et, je ne veux pas, ici, me jeter des fleurs, ni jouer aux héros etc., mais, une fois avec maman, elle était présente, nous étions allés à un dîner de l'amicale des prisonniers de Vucht à Bruxelles. C'était Jean Hubbin le Président, il est mort depuis, il m'a dit que, à sa connaissance, j'étais le seul à avoir réussi l'évasion du camp de Vucht. Le seul, oui. Il y a eu d'autres évasions, mais de kommandos extérieurs, alors. A Venloo, par exemple, il y a eu des évasions, mais pas de Vucht. J'étais le seul à l'avoir réussie (rire).

Le jeune couple hollandais qui m'avait recueilli, des protestants entre parenthèses, était amis avec chez Huysmans. Ils m'ont mis en contact avec chez Huysmans. La première nuit que j'ai passée, c'est dans une espèce d'abri de jardin. Et, délicats, parce que je me rends compte de la situation à l'époque, ils m'avaient mis quelques raisins, quelques raisins noirs. Madame Huysmans ainsi. Parce qu'à l'époque, trouver du raisin…

-Tu te souviens du nom du premier couple rencontré ?

-Non. Je ne les ai connus que 24 heures, j'ai connu leur nom, mais je l'ai oublié. Et puis, Monsieur Huysmans, alors, m'a photographié. Et il m'a fait faire une fausse carte d'identité. Je m'appelais Dubois, les Flamands disent « Duboyosse ». Et j'avais pris, pour ne pas me tromper, la date de naissance de maman, le 22 mai 1921. Tu comprends, si en cas on me l'avait demandée, je la connaissais par cœur. Il y a somme toute que deux ans de différence avec moi.

-Il était médecin, lui ?

-Il était ophtalmologue et il a été professeur d'université à Utrecht. Il s'est tué à un passage à niveau, il a été ébloui par le soleil bas et n'a pas vu que le passage à niveau était fermé. Il a foncé et le train arrivait. Des braves gens, mon Dieu, mon Dieu, quelle gentillesse ! Quelle gentillesse! Tu ne croirais pas. La gentillesse chez eux, oh ! Oui. (Pose)

Puis, je ne suis pas resté là, dès que j'ai eu ma fausse carte d'identité, il est allé me conduire dans une ferme. Une ferme isolée au milieu des bois quasi. Mais, le plus drôle de l'histoire, c'est que dans cette ferme là, il n'y avait que le fermier et sa femme, et celle-ci était malade même, gravement malade, elle restait au lit jour et nuit. Mais dans cette ferme-là, il y avait des réfugiés, une famille de réfugiés. Lui s'appelait Youp, j'ai connu leur nom mais je ne m'en souviens plus. Ils avaient cinq enfants, le frère de la femme était aussi avec eux, un grand jeune homme. Ils étaient huit, donc. Le plus drôle de l'histoire, je ne posais pas de questions, je n'avais pas à en poser d'ailleurs, c'était que ce n'était pas le fermier qui me nourrissait, qui s'occupait de moi. Gentil, hein, le fermier, il me disaient bonjour : « Jef » ! Mais c'était les réfugiés qui s'occupaient de moi.

-Et ils savaient bien qui tu étais ?

-Oui, hein, Monsieur Huysmans leur avait raconté.

Il y avait une chose qui ne me quittait jamais, jamais, jamais. C'était les lettres de maman. Je les avais cachées dans mon bas. Regarde, je les ai encore, elles épousaient parfaitement la forme de mon talon et de ma cheville.

Par contre, j'allais dormir sur le foin du fermier. J'avais une place-là, tu sais hein, le fenil, c'est grand. Et je dormais sur le foin.

On mangeait chichement, sais-tu, les rations étaient minimes. Ce que l'on mangeait le plus souvent, c'était de la farine délayée avec un peu de sucre. Ce n'était pas grand-chose, pas grand-chose.

-Et les réfugiés travaillaient, eux ?

-Oh ! Non, ils étaient là et puis, un moment, j'ignore si c'était le fermier ou les réfugiés qui l'avaient décidé, on a commencé à creuser un abri en terre. Il a fallu se mettre à la

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

pioche, à la pelle pour creuser cet abri. La faim me tenaillait sans cesse, je n'avais presque pas la force de travailler. Aie, aie, aie, aie ! Que c'était pénible, que c'était pénible ! Parce que les rations étaient petites. Ce n'est pas tout, il y a eu l'opération aéroportée, je t'en ai parlé. Les avions, l'Opération aéroportée d'Arnhem, il y avait eu de la casse, des avions et des planeurs abattus. Il y avait des patrouilles allemandes. Un beau jour, vers 4 heures du matin, paf ! Les Allemands qui arrivent dans le fenil et qui m'embarquent. Je croyais, dans mon esprit qu'ils étaient à la recherche d'aviateurs. Je n'avais pas encore si peur parce que j'avais ma fausse carte d'identité. Je ne craignais qu'une chose, c'était qu'ils me fouillent et qu'ils ne trouvent les lettres de maman. Ils m'emmènent loin dans le bois, on arrive dans une espèce de petite éclaircie, il y avait d'autres personnes, des civils, tous civils. Et on nous a fait mettre sur un rang. Alors, il y a un type, un traître qui travaillait avec les Allemands qui est passé devant nous et qui nous a dévisagés un à un. –« Nee, nee, nee ». il est passé devant moi ; «Nee » !

-La panique ?

-Nom di djo, toi ! Il n'a rien découvert de ce qu'il cherchait. Et les allemands nous ont dit. « Weg ». Et je suis retourné à la ferme. C'est terrible, tu sais !

-C'était la Wehrmacht encore ?

-Je ne sais plus, je crois bien pourtant. Je suis retourné à la ferme donc. On entendait toujours les coups de canon, ils se rapprochaient de plus en plus.

-C'était les Alliés ?

-Ah ! Oui, hein, les Allemands reculaient et les Anglais ou les Américains avançaient. Un beau jour, les Anglais sont arrivés. Les Anglais. Quelle affaire ! Quelle fête ! Mon Dieu, mon Dieu. Quelle fête dans mon cœur, tu comprends, à ce moment-là, enfin, je savais que je reviendrais. Sauf gros pépin, je savais que je reviendrais, on n'en parlait plus des Allemands, tu comprends ?

Je suis allé trouver l'officier anglais, accompagné du frère de la femme des réfugiés, je t'en avais parlé de ce grand jeune homme. Il parlait bien l'Anglais. L'Officier m'interrogeait, je répondais et lui traduisait mes réponses. J'ai été autorisé à être nourri par les Anglais. Et j'ai avancé, en camionnette militaire, avec les Anglais. Ils me chargeaient et lors des arrêts, ils me donnaient une gamelle et j'allais faire la file à la popotte avec les soldats. Je n'ai jamais, je n'ai jamais autant fumé des cigarettes anglaises qu'avec eux. Ils me présentaient tout le temps une cigarette, une cigarette ; j'avais été privé, moi. Des cigarettes anglaises, parfumées, j'avais les doigts tout jaunes, de fumer. Quelle affaire ! « Dj'aveux bon » (j'étais bien) ! Pour les en remercier, je n'avais rien, rien. Mais au camp, à la Luftwaffe, je t'ai dit qu'on trouvait parfois du plexiglas. Avec un morceau de plexiglas jaune, au moyen d'un étau et d'une lime, j'avais fabriqué une bague pour maman. Et je l'ai donnée à l'Anglais. (Rire) Cela fait que maman n'avait plus rien.

Avant de quitter la ferme, naturellement, j'avais dit au revoir aux fermiers et aux réfugiés.

-Tu n'avais plus revu Monsieur Huysmans ?

-Non, je sais bien que j'avais dit au revoir à tout le monde, mais tu sais, il n'habitait pas tout près, lui. Je ne pouvais pas dire aux Anglais de patienter parce que je devais aller dire au revoir à des amis.

-Il habitait où, lui, Monsieur Huysmans ?

-A 'T Sertogenbosch ou à Vucht ? A Vucht, oui ! Je me souviens, un jour, le fermier avait trouvé un franc belge dans sa monnaie, il me l'avait donné. Je le portais toujours sur moi, mon franc belge. Et sais-tu bien à quoi il a servi ? Et bien, à mon retour, j'ai été ballotté d'un camion à l'autre, je marchais 10 km, je prenais le train et je suis arrivé à Saint-Trond. Et là, j'ai acheté la *Libre Belgique* avec mon franc. Je n'avais que cela en poche.

Lorsque je suis arrivé avec le train, je ne me souviens plus très bien. (Pause, hésitation) Ah ! Oui, c'était à Malines, comme j'étais gendarme, je voulais aller à la gendarmerie de Malines.

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

J'avais ma fausse carte d'identité, mais je pouvais prouver que j'étais gendarme, tu comprends ? Je me renseigne pour aller à la gendarmerie, on me dit de prendre le bus un tel. Me voilà dans le bus, sans le moindre franc en poche. Le contrôleur arrive près de moi, je lui explique mon cas, que je sortais d'un camp de concentration et que je n'avais pas le moindre franc sur moi. –« Ah ! Mais il faut descendre alors ». Il voulait me foutre à la porte. –« Mais Monsieur, vous n'allez pas faire cela, moi je sors d'un camp de concentration ». –« Rien à faire, non, rien à faire ». Et il y a un passager qui avait entendu la conversation : -« Je paie pour Monsieur ». Et il est allé dans son porte-monnaie et il a payé le voyage. Tu te rends compte ! Est-ce que tu te rends compte ? Au mois de septembre 44, alors que c'était la libération, c'est piteux ! Et je suis arrivé à la gendarmerie de Malines.

-Tu avais toujours ta carte identité ?

-Oui, oui hein !

-C'était quoi l'histoire de la carte d'identité ?

-Ah ! Oui, je la gardais précieusement en souvenir, mais, à l'Offensive Von Rundstedt,

-Ah ! Oui, cet épisode se passe après, tu le raconteras tantôt alors.

-Oui, c'est dans la suite, il y aura une histoire avec la carte d'identité, une coïncidence plutôt bizarre enfin, et la vie est parfois remplie de choses comme cela. Je reviens à la gendarmerie de Malines alors. Je réussis à prouver que j'étais gendarme, je leur avais dit de m'interroger sur les lois, etc. Ils m'ont cru et voilà. Mais à cette époque-là, les résistants étaient les maîtres de la situation. Les gendarmes me disent donc d'aller au local de la résistance. Voilà un résistant qui arrive avec la mitraillette au dos, et me voilà parti avec lui. Ils m'emmènent devant le chef, je lui raconte mon histoire et je lui montre les lettres de maman. Il en lit une ou deux, puis il commence à m'interroger. Pire qu'un juge d'instruction ! -« Comment appelle-t-on votre enfant » ? –« C'est Roland ». Et puis deux minutes après : Comment est-ce qu'on l'appelle, votre enfant » ? –« Ben, c'est Roland » ! Te rends-tu compte de la bêtise de ce type là ? Il jouait, il jouait. Enfin, ils m'ont reconduit à la gendarmerie. Là, on m'a fait un *modèle 33,* c'est-à-dire une sorte de réquisitoire afin de voyager gratuitement en train.

Et j'ai repris le tram pour Saint-Trond où j'ai acheté la libre Belgique. Ensuite, je suis arrivé à Liège, c'était un dimanche matin. Il faisait bon, je me proposais d'aller à la caserne Saint-Léonard où je pourrais être dépanné.

En arrivant près de la rue Saint-Léonard, je tombe sur un type qui me dévisage, je le dévisage ostensiblement aussi. Il s'approche de moi : -« Où vas-tu » ? –« Et toi » ? C'était un prisonnier, comme moi, il s'était échappé de Venloo. Tu te souviens que je t'avais raconté qu'une moitié des prisonniers était restée à Venloo et que l'autre moitié était revenue au camp ? Ils logeaient dans un hangard pour avions, et celui-ci avait été bombardé par les Anglais. Cela avait semé la panique aussi bien parmi les Allemands que parmi les prisonniers, et certains de ceux-ci avaient réussi à s'évader. Tu comprends ? Et il était parmi les évadés. Il avait pu rejoindre Liège. Mais quand on s'est vu comme cela en rue, alors qu'on s'était connu, quelque semaines peut-être avant, au camp ! C'est bizarre !

–« Viens avec moi, me dit-il ». Et il m'a conduit chez lui. Il tenait un commerce de fruits et légumes, il m'a offert une tasse de café.

Puis je suis allé à la caserne où le chef Arnould, je m'en souviens encore, m'a donné 50 fb. Pour l'époque, c'était déjà une certaine somme, puis il m'a payé à un verre à la cantine. J'ai quitté la caserne et je suis arrivé à Angleur. Il n'y avait pas de véhicules pour dire, quand on voyait un camion et qu'on lui faisait signe il s'arrêtait ou ne s'arrêtait pas. Je suis arrivé à Angleur pas loin du soir, je me suis souvenu que le parrain de maman, mon oncle Octave, habitait à Angleur. Je me suis renseigné, quelqu'un m'a donné l'adresse. Et en effet, je suis

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

allé passer la nuit chez eux, j'ai dormi avec le fils, Joseph (rire). Joseph qui est mort subitement dans la caravane, hein ?

-Oui, oui.

-Je suis parti le lendemain matin, a pieds.

-Il n'y avait pas de train ?

-Rien, rien du tout, tout était désorganisé.

-Et maman savait que tu revenais ?

-Ah ! Non hein toi !

-Tu n'avais pas su lui écrire ?

-Non hein toi, la poste ne fonctionnait pas, le téléphone n'existait plus.

-C'est parce que tu parlais des colis.

-Ah ! Oui, mais aux mois de juillet, août, c'était déjà fini les colis. Tout était désorganisé, c'était la pagaille.

Tiens, maman me disait tantôt à propos des colis, le premier que j'ai reçu, c'est au mois de mai, j'en suis sûr ; elle l'avait envoyé au mois de mars, il avait donc traîné trois mois en chemin. Regarde, j'ai retrouvé des papiers, elle pouvait m'envoyer un colis par semaine quand j'étais à Saint-Léonard, elle l'a fait, je ne suis rester que 15 jours mais je n'ai rien reçu. L'inventaire est là, du linge, des vivres et du tabac. Je n'ai jamais rien reçu.

J'ai quitté Angleur à pieds, je suis tombé sur un camion et je suis arrivé (hésitation), je crois bien que c'est à Hotton. Enfin, bref, je suis repassé ici, devant la maison, à pieds donc. Voilà Joseph Collet, le garde champêtre, qui me voit : -« D'où viens-tu Joseph » ? Je lui raconte naturellement. –« Nom de D… » ! Et il saute sur son vélo prévenir maman. (Rire) Et voilà qu'il revient (rire et émotion), je vois encore (pose), je vois encore (émotion), je vois encore maman et Nelly, c'est Nelly qui portait Roland, qui portait le petit que j'ai manqué de dire. Qui le portait sur ses bras, il avait, attends un peu, il n'avait pas un an, nous étions fin octobre. Le 29 ou le30 octobre, Roland avait 11 mois. Je me souviens, il ne marchait pas, il a appris à marcher que j'étais là. Quelle joie !

J'ai une photo de mon retour sais-tu. Avec mon chapeau, mon veston, ma salopette, une photo pas claire, sous un noyer de chez Bonne Maman.

-Une photo du jour du retour ?

-Non, du lendemain ou du surlendemain, mais habillé comme ce jour-là. Aie, aie, aie, aie, aie !

-On continuera une autre fois.

-Il y avait encore des Allemands à Rendeux ?

-Non hein toi, c'était la libération, ils étaient libérés depuis quand, je ne sais pas, je n'ai pas vécu cela. Il faudrait le demander à maman.

-Il y a eu des maisons détruites ?

-Je ne crois pas, c'est à Von Rundstedt qu'il y a eu le plus de dégâts. Mais il n'y a pas eu de crimes comme à Stavelot, je ne crois pas enfin.

-Et la résistance, tu l'as connue à Rendeux ?

-Je n'étais pas à Rendeux hein moi !

-Non, mais quand tu es revenu ?

-Ah ! Non, non. C'était drôle tu sais la résistance, je t'assure moi, je n'avais qu'un souci : me conduire comme un Belge, je haïssais les Allemands, ma maman ne disait jamais les Allemands, papa non plus, c'était les « Boches ». Parce que moi, je suis né 6 mois après la guerre, après la « Grande Guerre », et ils avaient souffert, souffert ! Et ce n'était jamais les Allemands, c'était les « Boches », et on m'a élevé dans les « Boches ». Même un professeur à Saint-Remacle, dans un travail de Français, il nous disait :-« Si vous ne mettez pas de

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

majuscule au mot Allemagne, je ne compterai pas de faute ». Tellement la haine de l'Allemand était toujours présente.

Je me souviens avec mon oncle Emile, le papa de Gilberte dont je t'ai parlé tantôt, en 41. Il vient me trouver, nous étions voisins, hein, et il était beaucoup plus aisé que nous deux, mame. Elle avait bien une bonne petite pension, mais tout était cher. Quand tu vois que tu payais le beurre plus cher alors que tu ne le paies maintenant. Mon oncle Emile avait bien tiré son plan sais-tu, il avait une bonne pension du Chemin de Fer et il était entreprenant. Il avait un petit cheval et il s'était fabriqué une petite roulotte. Il faisait le messager, de Stavelot, il allait à Liège. Il logeait dans sa roulotte et des personnes lui confiaient des colis à porter, il se faisait payer bien entendu. Ensuite, il revenait de Liège et les gens lui demandaient de rapporter diverses choses, et il y trouvait son compte, tout en restant honnête sais-tu.

Un beau jour, il vient me trouver : -« Joseph, j'ai trois Belges dans ma maisons, ce sont des prisonniers de guerre, des Belges, évadés d'Allemagne, et, j'ai deux vestons, tu n'en n'aurais pas un troisième » ? Tu ne saurais pas dire non, hein. Je suis allé chercher un veston à moi, avec l'accord de mame, et je leur ai porté. Tu te souviens que je devais aller à Pepinster, eh bien c'est à l'époque. Nous les avons conduits avec mon oncle Emile à la gare à Stavelot, il leur a sûrement payé leurs billets, ils sont partis et puis quoi, je ne sais plus : perdus de vue !

-Des prisonniers de guerre ?

-Des prisonniers de guerre belges évadés d'Allemagne, déjà un an après la guerre, pourtant. Tu parles de résistance, tu étais résistant tout le temps, quasi ! Je n'ai pas eu l'occasion d'être mêlé aux résistants qui menaient des actions de sabotage, parce que j'ai été ballotté tout le temps. Je ne connaissais personne ici, je ne connaissais personne. Je connaissais Riquet, Roger Doris, les proches, et c'était tout.

-On arrête, pa ?

-Oui, je te parlerai de Von Rundstedt la prochaine fois.

-Je vais faire un petit coq à l'âne ici, parce que quelques souvenirs me reviennent tout à coup, à propos du camp de Vucht notamment. Les kapos, c'était des criminels, ils avaient droit de vie ou de mort sur toi, je te l'ai déjà dit. Ils passaient leur temps, au gré de leur mauvaise imagination, et c'était souvent pendant le temps de midi ; ils te faisaient allonger sur le sol et t'obligeaient à tourner sur toi-même. Vers la gauche puis détourner vers la droite. Tu devenais malade naturellement. Ou bien, c'était pire encore, ils te faisaient mettre de l'index sur le sol et ils te faisaient tourner autour de ton index. Alors, tu remettais tout vert, tu vomissais la bile du foie. Cela m'est est arrivé plusieurs fois, tu sais.

Un autre souvenir aussi, nous étions un travail, nous démolissions des avions, il y avait de latrines naturellement, des « chevieils » comme on dit à la campagne. Imagine-toi que c'était un trou de cinq mètres de long, à un mètre de large et deux mètres de profondeur. A chaque extrémité du trou, il y avait un piquet qui dépassait le sol de un mètre. Et, posée sur ces deux piquets, il y avait une perche sur laquelle tu devais t'asseoir pour satisfaire hein. Mais les Allemands avaient trouvé mieux que cela, ils avaient enroulé des barbelés autour de la perche. Ce qui fait que, quand tu allais…, tu étais obligé de t'asseoir sur les barbelés. Tu voyais des prisonniers qui partaient aux toilettes, avec des bouts de carton, avec des planches, pour se protéger.

Ils te faisaient enrager un peu par tous les moyens, par brimades. Je me souviens qu'ils nous ont fait relever une fois, à deux heures du matin, et devine pourquoi ? Pour nous peser, ils se fichaient pas mal de notre poids pourtant !

Une autre fois, on est rentrés dans le baraquement où l'on dormait, on nous avait dit à l'appel, que pour le demain matin, toutes les poches devaient être cousues. Et il y avait une aiguille par baraquement, et nous étions, je ne sais pas, deux, trois cent par baraquement ! Cela fait

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

qu'on a cousu ses poches aux quatre coins comme on a pu, avec des petits bouts de fil de cuivre, d'aluminium et je ne sais pas tout quoi.

-Et ils ont donné les raisons ?

-Non, c'était des brimades, on est tous partis. Chaque jour, on défilait devant les SS en quittant la plaine ; ce jour- là, on a tous défilé avec notre cuillère à la main.
Comme couverts, on n'avait qu'une cuillère. Pas de couteau, pas de fourchette bien entendu. On a donc défilé avec la cuillère en main, et ils étaient satisfaits. On portait sa cuillère.
On travaillait tous les jours, naturellement. Pas de week-end ! Le dimanche, on travaillait jusque midi. Avant de rentrer dans le baraquement, quel que soit le temps qu'il faisait, il fallait faire la file pour passer devant le kapo, quand tu arrivais devant lui, tu laissais tomber ta culotte et, avec un bâtonnet, il venait voir dans le pubis si tu n'avais pas des poux.

-Et je t'avais demandé des noms de personnes qui étaient avec toi.

-Oui, il y avait Emile Dupont notamment, je l'ai vu une fois Émile Dupont, une seule fois. Parce qu'ils étaient dans les vieillards, lui.

-Il travaillait quand même ?

-Il tressait des cordes en papier quand je l'ai vu, moi. Il était avec des vieilles femmes toute ridées et des vieux tout ridés.

-Il était prisonnier politique aussi ?

-Oui hein, mais est-ce qu'il était handicapé ou quoi, je ne le sais pas. Il faisait des cordes en papier, comme on fait des tresses, tu comprends ? Dans un baraquement, on ne pouvait pas aller chez les vieilles personnes, chez les femmes, chez les Juifs, chez les enfants. Excepté avec une sentinelle, ce jour-là, c'était pour effectuer une corvée. C'est alors que j'ai vu Dupont.

-Tu le connaissais bien ?

-Ecoute, je crois bien que c'est lui qui nous avait mariés. Je ne suis plus sûr, mais je crois bien que c'est lui. Il était secrétaire communal, il faudrait que je regarde le carnet de mariage.

-Et tu l'as revu par après ?

-Il est mort peu de temps après son retour à Rendeux.

-Quand tu es rentré, il y avait encore Allemand par ici ?

-Non hein toi, tout avait été libéré ici, je n'aurais pas osé revenir, évadé et puis rentrer chez les Allemands…

-Et puis, qu'as-tu fait ?

-Monsieur Arnould, lorsqu'il m'avait donné 50 francs, tu te souviens à Liège, m'avait conseillé de prendre mon temps avant de reprendre à la gendarmerie. Moi, je n'étais pas pressé, je sortais de neuf mois de captivité. J'ai trainaillé à la maison, tu comprends, on avait beaucoup de choses à se raconter. Je suis allé voir ma sœur Hortense et mame qui m'avaient envoyé des colis. Ils ont fait leur devoir enfin, mais quelqu'un qui fait son devoir, c'est déjà beaucoup, hein !

-Tu es allé à Stavelot alors ?

-(Hésitation) Oui ! Je suis allé à Stavelot, je t'avais raconté, hein, avec Stephen ? Que la femme voulait me conduire à Malmédy.
Un souvenir me revient, je t'avais parlé de M. Arnould, un voisin qui m'avait fait entrer à la gendarmerie ? Il avait certainement entendu dire que j'étais revenu près de mame, il est venu me dire bonjour, je ne sais plus très bien les circonstances, je ne sais plus très bien. J'ai dû me rendre à la gendarmerie à Stavelot parce que j'avais parlé à M. Arnould. Je lui avais raconté que j'avais été à Venloo à la frontière allemande, dans un kommando.
Je t'ai dit que j'étais revenu un des premiers du kommando de Venloo ?

-Oui.

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

-Mais qu'une autre équipe était restée. Un beau jour, à Vucht, qu'est-ce que je vois, c'était l'autre équipe qui revenait. Parmi celle-ci, il y avait entre autres, un certain Joseph Pirard. J'étais camarade avec lui, mais c'était un pessimiste, un pessimiste ! Il voyait le mal partout, il se voyait tué tous les jours cinq, six fois. Et fusillé, et pendu. Il était pessimiste, pessimiste ! Il me voit et je le vois :-« Vous avez été bombardés » ?–« Oui, on l'a échappé belle » ! –« Et il y avait beaucoup des avions » ? –« Des avions, des avions ? Des fusées, dit-il ! Des fusées » !

En effet, à ce moment-là, on lançait les VI et les V2.

-« Des fusées » ? –« Oui, dit-il, des fusées » ! –« Tu les a vues » ? –« Oui, dit-il et j'ai vu où on les fabriquait ».

Et voilà, je raconte cela. Je crois que ce sont les gendarmes qui sont venus chez moi, m'interroger. Je leur raconte ce que je viens de te raconter. Ils me quittent, et puis, deux heures après, arrive une jeep avec deux Américains. –« Monsieur Adam, il paraît que … ». Je leur raconte. –« Vous voulez bien nous accompagner aux services de renseignement, à Malmédy » ?

Me voilà parti avec les deux Américains en jeep à Malmédy. Je l'ai raconté ce que j'avais vu, que j'avais été travailler à Venloo mais que je n'avais vu que des avion, moi. Mais qu'un de mes amis était resté et qu'il avait vu qu'on y construisait des fusées. Ils ont étalé une carte sur le mur. –« Vous sauriez indiquer où se trouve Venloo ». Je leur ai montré, à la frontière avec l'Allemagne. Je leur ai dit qu'il y avait un champ d'aviation et qu'il y avait assez bien d'avions. Ils m'ont remercié et reconduit.

-C'était les V1 sans doutes.

-Probablement, des V1, mais ils venaient surtout d'Allemagne, tu sais. Mais ils installaient peut- être de nouveaux sites de lancement, parce que ça me va pas tout seul pour installer de nouveaux sites.

-Voilà mes tribulations de Stavelot. J'ai probablement logé une nuit ou deux chez mame, mame toute à la joie de revoir son fils, tu comprends bien. Elle, toute seule.

Je suis alors rentré à Rendeux, je ne me souviens plus par quel moyen, sûrement les mêmes que pour l'aller, en stop probablement.

Je suis allé chez le médecin qui m'a mis en congé un mois ou deux. J'appartenais au groupe mobile de Liège. Je me souviens, le médecin avait écrit sur le certificat : avitaminose.

Puis, là-dessus, s'est greffée l'offensive Von Rundstedt. J'étais toujours en congé.

-Quand tu es revenu du camp, restait-t-il encore des chars allemands, du matériel ?

-Non, rien du tout ! Tu ne voyais pas trace de la guerre.

-Et le petit champ d'aviation, c'était quand ?

-Pendant l'Offensive Von Rundstedt. Après le départ des Allemands. En janvier 45. Je ne sais plus très bien où j'en étais dans ma tête. (Fatigue)

-Tu pensais parler de l'Offensive Von Rundstedt, je crois. Vous écoutiez la radio ?

-Oui hein toi, on écoutait la radio et des bruits persistants couraient affirmant que les Allemands lançaient une offensive. La brigade de gendarmerie de Rendeux a évacué les lieux et moi, je suis parti avec eux. Nous étions six, sept.

-Tu te souviens des noms ?

-Il y avait Févry, le commandant de brigade devait être Doris, je crois, Goffart, lui qui est venu me voir à la clinique dernièrement. J'en oublie mais c'est loin déjà.

-Et vous êtes partis où.

-A Chéoux figure-toi, on est allé chez ton ex beau-père (Jean Widart), en tout cas, on s'est arrêtés à Chéoux.

-Et vous êtes partis comment ?

-A vélos. On a logé à Chéoux, par terre ou la tête sur la table, je ne sais plus au juste, en tout cas pas dans un lit. Le lendemain, cela me semblait long d'attendre, Rendeux n'était

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

pas loin, j'ai décidé d'aller revoir ma femme et le petit. Je suis redescendu à la maison, on discute, on me demande d'où je reviens. Je leur explique. Un moment donné, on voit deux Américains mouillés jusqu'à la taille, ils venaient par derrière la maison de Bonne Maman, venant de Bardonwez. Ils nous explique l'avancée des Allemands et qu'eux avaient dû traverser l'Ourthe, il n'y avait plus de pont, tu comprends ? On était en décembre, l'eau devait être froide. Ils se sont déshabillés, ont tordu leurs vêtements, mais ils ne voulaient pas de vêtements civils parce que, s'ils avaient été arrêtés, ils auraient été fusillés comme espions. On a fait du bon feu, ils se sont réchauffés et voilà. Ils n'ont pas eu le temps de se réchauffer totalement parce que, dans le pré au dessus de Bardonwez, on a vu descendre quatre ou cinq Allemands. Et eux aussi les ont vus. Alors, les deux Américains, Marcel, le frère de maman, et moi, nous avons foutu le camp.

-C'était des soldats ?

-Je crois que c'était deux officiers, je crois bien que c'était deux officiers. Il y en a un qui avait donné son briquet à Marcel et il devait être lieutenant ou commandant. On est allés comme pour entrer chez Dentz maintenant, c'était chez Ferdinande à cette époque-là. Ce n'était pas encore transformé comme maintenant et on a foutu le camp par là. Mais à ce moment-là est arrivé de La Roche un side-car, ils étaient trois le chauffeur, le passager et un autre soldat assis à l'arrière de la moto. Ils nous avaient vus traverser la route. Les autres avaient déjà sauté deux clôtures, moi j'étais en culottes, à la gendarmerie on portait encore des culottes de cavailler, je n'étais pas solides sur mes pattes, tu sais tu es un peu enfermé dans ces culottes. Enfin bref, j'ai pris une clôture de retard, les autres étaient devant moi. Alors les Allemands ont tiré, j'entendais les balles au dessus de moi : « dzing, dzing, dzing » au dessus de ma tête, comme des guêpes. Comme des guêpes : « Dzing, dzing, dzing ». Je me dis que je vais me faire descendre hein. J'ai jeté mon képi pour qu'ils tirent sur mon képi et je me suis caché derrière une meule de foin. Les autres ont réussi à filer eux. Les Allemands sont venus, ils m'ont découvert : « Hauts les mains » ! Nom di djo ! C'était la quatrième fois que j'étais pris par les Allemands, moi ! Tu te rends compte, la quatrième fois que j'étais pris par les Allemands ! Je n'avais pas de carte d'identité belge, j'avais ma fausse carte d'identité hollandaise sur moi. Ils m'ont conduit devant l'hôtel Jasse qui est la maison communale maintenant. Ils ne m'ont pas brutalisé ni rien, tu sais, non, ils criaient comme crient les Allemands.

-Et l'hôtel était occupé ?

-Ah ! Non, il était vide, ils avaient évacué aussi pour l'offensive Von Rundstedt, j'en suis sûr parce que les Allemands avaient déménagé des matelas de l'hôtel. Et même, et même…

-Et même quoi ?

-Et même des civils s'étaient servis.

-Oui, cela c'est normal, comme beaucoup de civils l'ont fait ailleurs.

-Ah ! Oui hein, enfin bref, ils ont mis une sentinelle là, pour me garder et les deux autres sont partis.

Et tu sais, la sentinelle, elle faisait dix pas à gauche dit pas à droite. Et j'en ai profité pour déchirer ma carte d'identité là, c'est déjà malheureux, hein ?

-Oh ! Oui, c'est dommage !

-J'avais peur, tu vois, qu'ils ne reviennent et qu'ils me fouillent, et qu'ils me demandent des quoi et des qu'est ce. Tu comprends, une carte d'identité hollandaise, toi ! J'en ai profité pour la déchirer en petits morceaux et la jeter dans une corbeille à fleur qui était restée dehors. Tu comprends, une corbeille à géranium probablement, comme c'était un hôtel. Je les ai glissés dans la terre et puis voilà. La sentinelle allemande s'écartait de plus en plus, à la place de faire dix mètres, elle en faisait vingt-cinq, et puis cinquante. Et puis, un moment donné, je suis parti et je suis rentré à la maison qui était en face. Et voilà, et voilà !

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

-Et Marcel et les Américains eux, ils continuaient ?

-Ah ! Ils étaient partis.

-Et ils allaient vers où ?

-Vers Marche, vers Marche.

-Les Américains devaient aller là-bas ?

-Ah ! Je ne sais pas moi, ils n'avaient qu'un but, rejoindre la ligne américaine, n'importe où. C'était cela qui comptait pour eux.

Le lendemain, nous étions tous dans la cuisine chez bonne maman, on voit le premier char allemand qui arrive devant nous. Devant la gendarmerie, nous regardions tous en coin par la fenêtre. « Ne vous montrez pas, ne vous montrez pas», c'était dangereux qu'ils ne tirent, tu comprends ? Voilà le char qui s'arrête ! « Bang », avec la crosse de fusil sur la porte d'entrée. Les voilà entrés : « Kom » ! A moi, j'étais le seul homme. Nom di djo ! Il m'a encore fallu sortir : « Hauts les mains » ! Quand tu penses qu'à Stavelot, ils en ont fusillés des dizaines comme moi, qui n'avaient rien fait. Ils en ont fusillés des dizaines, hein ! Bref, on me conduit près du char qui était arrêté, l'officier qui commandait le char est sorti. Il parlait bien le Français : -« Vous n'êtes pas partis, pourquoi vous n'êtes pas partis » ? Je craignais un piège ou quoi, une question piège, hein. Je dis :-« Monsieur, c'est la guerre ici, ce sera la guerre là-bas, je n'ai pas de raison de partir, je reste ici avec ma femme et mon enfant ». Il m'a interrogé : -« Il y a longtemps que les Américains ont partis» ? Je n'ai rien caché, c'était inutile :-« Il y a trois jours ». –« Et où étaient-ils » ? –« Ils étaient là au château ».

-Au château de Rendeux ?

-Au château de Rendeux, et c'était vrai. Qu'ils le sachent où qu'ils ne le sachent pas, ce n'était pas grave.

-Non hein.

-Et puis cela a été tout, ils sont repartis avec le char. Mon Dieu, mon Dieu ! J'ai eu la trouille-là ! Je suis rentré.

Une femme s'est faite tuer avec son chien, devant chez Sibourg, par un éclat d'obus. J'ai oublié son nom, maman pourra te le dire. Une jeune fille, aussi, qui avait été atteinte la nuit de Noël, le 24 au soir. Nous autres, nous sommes partis parce qu'il n'y avait mais pas de cave chez bonne maman. Nous sommes allés chez Picard, où c'est chez Derijke maintenant, nous étions assez nombreux, je ne sais plus qui tu sais. Chez Picard naturellement, et nous autres, mais nous étions déjà une grosse famille. La jeune fille était là, atteinte par un éclat d'obus dans le ventre. Il y avait un char camouflé derrière la maison de chez Picard, un char allemand naturellement. La jeune fille est morte la nuit de Noël. On avait demandé un médecin, pas de médecin ! On avait demandé aux Allemands, pas de médecin ! Il n'y avait qu'un infirmier qui a expliqué : « Moi, je n'ai rien, je vais lui faire une piqûre ». Il lui a fait une piqûre, dans le ventre, l'infirmier allemand. Puis elle est morte le soir. (Silence)

-Et plusieurs personnes avaient évacué, tu parlais tantôt de chez Jasse ?

-Comme toujours, il y en a qui étaient partis et d'autres qui étaient restés, oui, oui.

-Et les Américains étaient où ? Parce que les éclats d'obus, il y avait une bataille ?

-Ben oui, il y avait de temps en temps un coup de canon, tu te demandais d'où il provenait. Et tu te demandais si c'était les Allemands ou les Américains, tu n'aurais pas su le dire. Tu entendais un coup de canon et voilà !

Tu avais de l'eau à boire, mais pas question de prendre un bain. On était peut-être quinze ou vingt dans la cave et une seule toilette.

Il faisait calme, on se dit avec maman qu'on allait retourner dormir à la maison. Il y avait un lit descendu dans la salle à manger. Nous avons dormi comme des bien heureux (rire), tu comprends bien et surtout quand on est jeunes. Alors que dans la cave, l'on dormait par terre, sur des matelas sais-tu, mais serrés, serrés. Le lendemain, quand on s'est réveillés, il y avait

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

cinq, six trous d'obus dans le pré. On avait tiré, les obus avaient éclaté et on n'avait rien entendu. Tu te rends compte !

-Dans le pré de chez bonne maman ?

-Dans le pré de bonne maman, terrible hein ça ! Oh ! Oui.

Je me souviens aussi, je n'ai jamais vu une personne aller aussi vite pour passer par la fenêtre. Il y avait une vache ou deux, je pense chez bonne maman, tous les jours il fallait revenir pour les soigner, leur donner à boire les nourrir. On était en hiver, hein. On avait ouvert la fenêtre de la cuisine, la fenêtre qui donnait sur le puits. On puisait l'eau du puits, on la passait par la fenêtre et moi j'allais la donner aux vaches. (Rire) Un moment donné, voilà un obus qui éclate dans le pré, bonne maman qui était une personne corpulente, n'a fait qu'un bond pour rentrer dans la cuisine. Je n'ai jamais vu ça d'une forte personne : « Plouc », d'un bond comme un athlète. On a des forces insoupçonnables en somme.

-Et Marcel avec les américains qu'en est-il devenu ?

-Il a conduit les Américains à Marche, il est allé avec eux et je crois bien, je crois bien qu'il est revenu à Rendeux malgré la présence des Allemands. Il y a un détail qui me revient en tête, on nous avait donné à la gendarmerie, c'était la guerre, tu comprends bien tout était précieux, tout était le bienvenu. On ne t'aurait donné qu'une clé à molettes, c'était le bienvenu. Un paquet d'aiguilles, c'était le bienvenu, tu manquais de tout ! On m'avait donné, donc, une paire de gants en peau de lapin, avec les poils à l'intérieur, noirs, je les vois encore. Cela tenait chaud. Je ne sais plus pourquoi, me les avait-il demandé ou quoi, je les lui avais prêtés. Quand il est revenu, il m'a dit qu'il avait été contrôlé par des Allemands, lors de son retour, fouillé et qu'il avait dû leur donner la paire de gants. C'est à ce moment aussi que j'ai vu le briquet que l'officier américain lui avait donné, son nom était gravé dessus. Mais j'ai oublié son nom, je ne m'en souviens plus. J'ai appris par la suite, que Marcel et les Américains avaient passé la nuit au cimetière de Rendeux, cachés bien entendu, puis qu'ils avaient rejoint Marche par la suite.

Puis, le vent a tourné pour les Allemands, les Anglais sont arrivés. Il faut le reconnaître que les Allemands étaient forts dans tous les domaines. Il fallait l'être pour résister aux Etats-Unis et à tous les autres pays. Il faut être allemand. J'ai lu un livre sur Albert Speer, qui était ministre de l'armement. Il a été condamné à Nuremberg, mais pas à mort, pas à beaucoup, à un an ou deux (en fait à 20 ans), ce n'était pas un criminel de guerre si tu veux. C'est lui qui produisait l'armement du Troisième Reich et il disait que, malgré les bombardements, il construisait des usines souterraines qui produisaient plus qu'avant. Naturellement, c'était grâce au travail obligatoire, grâce à une main-d'œuvre qu'il pillait en Europe, en Pologne, en Russie etc. Les Allemands ne leur demandaient pas leur avis, soit ils obéissaient, soit ils étaient fusillés. Donc, ils produisaient plus qu'avant, dans les usines souterraines.

-Et le terrain d'aviation à Rendeux, quand l'a-t-on construit ?

-Tout de suite après, oui je parlais que le vent avait tourné. Les Allemands avaient des météorologues qui avaient prévu une période de quinze jours, trois semaines de brouillard, de mauvais temps. Ils avaient profité de cette période pour lancer l'offensive Von Rundstedt, parce que le domaine où ils se savaient un peu moins forts, c'était celui de l'aviation. Quoi que hein, mais enfin, les Anglais et les Américains, en aviation, dominaient. Note que, le premier avion à réaction, le Messerschmitt, c'est encore les Allemands qui l'ont inventé. Ils avaient bien choisi leur moment.

Une petite anecdote tiens. J'étais sur la route en face de chez Dentz, j'entends le bruit d'un petit avion, mais il y avait du brouillard. Puis j'entends un drôle de bruit : « Voum, voum, voum, voum ». Je me demandais de quoi il s'agissait. Puis, je vois en l'air gros cigare, énorme, puis il arrive par terre : « Boum ». Et il prend feu. C'était le petit avion perdu, je suppose, qui avait lâché un réservoir d'essence. Je ne vois que cela. C'était comme un gros cigare.

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

Et puis le soleil est revenu, le brouillard s'est dissipé, on a eu des journées claires. Les Alliés ont alors fait la différence, avec leurs chasseurs, ils ont détruit les chars allemands qui retournaient. Ils s'en sont donnés à cœur joie. Nous autres, ce sont les Anglais qui nous ont libérés. Ils venaient de Hotton, je les vois encore, ils arrivaient par la route, à pieds. Les Allemands avaient abandonné un char qui était tombé en panne dans le ruisseau au « Poteau ». Personne n'osait y toucher, parce qu'on craignait qu'il soit piégé. Il fallait être bête parc qu'il y avait dedans des boites à conserve de nourriture.

-Qui a enlevé toutes ces carcasses-là ?

-Cela s'est fait longtemps après, par soumission sûrement, mais ce char-là est resté longtemps et il a été pillé. Je crois que c'est Marcel et Raymond qui ont enlevé la lunette de la mitrailleuse.

-Je m'en souviens de celle-là.

-Il a été littéralement pillé, comme de juste naturellement, il aurait fallu être moins peureux, mais tu vois, les Allemands mettaient parfois des grenades à retardement reliées à un petit fils de cuivre que tu ne voyais pas.

-Et les gendarmes qui étaient partis à Chéoux, qu'ont-ils fait alors ?

-Je n'en sais rien, je l'ai su mais j'ai oublié.

Je me souviens, chez Picard, manque d'hygiène, j'avais attrapé la gale. Cela te chatouille, ça te chatouille ! Je traînaillais sans doute un peu trop avant de rejoindre mon groupe à Liège. Chaque jour, je remettais au lendemain. Un jour, voilà le commandant de brigade qui vient me dire sévèrement : « Quelle nouvelle, il faudra penser à retourner ». Trinteler qu'il s'appelait et il avait d'office un air sévère. Je lui ai dit que j'avais attrapé la gale et que je me soignais. Et trois jours après je repartais pour Liège, au deuxième escadron du quatrième groupe mobile, au deux du quatre, que l'on disait. Je n'y suis guère resté. On était fin janvier probablement, l'officier, le lieutenant Léonard est venu me trouver et, comme je revenais de captivité, m'a proposé d'aller à la cantine. J'ai accepté. (Rire) J'ai été nommé cantinier à Liège. Et j'étais bien vu de Léonard tu sais. En réalité, ceux qui y étaient ne foutaient rien, ne nettoyaient pas. Moi j'étais nouveau là, il y avait par exemple une armoire vitrée avec des coupes en métal, les mêmes que l'on gagne à la tombola du football. Et elles étaient toutes rouillées. Le lieutenant Léonard m'a demandé si je ne voulais pas les nettoyer. J'ai accepté, je n'avais pratiquement que ça à faire. Je distribuais tout le tabac et les cigarettes, il y avait encore ravitaillement. C'était un système de timbres : tu avais droit à 50 g de tabac ou à cinquante cigarettes par exemple. Je distribuais des œufs en poudre, tu te rends compte, des œufs en poudre, de la poudre jaune. Et d'autres vivres que l'on avait avec les timbres. Je le faisais méticuleusement tu sais.

Avant d'aller à la cantine, j'ai oublié de parler de la garde qu'on allait monter du côté de Herstal, à l'ancien pavillon allemand de l'exposition de 1935, je crois. Les Américains étaient installés là et nous allions monter de garde pour eux. C'était probablement un dépôt de vivres. Je sais bien qu'on allait rôder du côté de cuisines. Ils faisaient du café dans des grands ramponneaux, tu sais, comme des chaussettes qui trempent. Et quand ils avaient terminé, ils jetaient les mares de café. Moi je les récoltais dans un sachet et je les ramenais à Rendeux où on les réutilisait pour faire du café. Là, j'ai eu un incident. La première fois que j'y suis allé monter de garde, je ne savais pas comment ça allait. Je demande à un camarade par ce que maman m'avait dit justement qu'elle venait me voir Liège et qu'elle logeait. Je ne sais pas où, je ne me souviens plus. Et tu comprends, le premier qui monte la première garde est celui qui terminera sa journée le premier en montant la seconde garde. Je demande donc à un camarade comment on faisait pour monter la première garde, s'il fallait s'adresser au chef de poste. Il me répond : « Non, tu vas descendre du tram, au pont Maguin, tu cours, tu arrives là, tu arrives le premier, c'est toi le premier pour monter la garde ». Je me dis ok. Le tram arrive à destination : «Plouc Joseph, vite, vite, vite ». J'arrive le premier je m'en souviens. Mais nom

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

di djo, voilà le chef, Gorissen qu'il s'appelait, qui s'amène. «Comment est-ce votre nom » ? J'étais nouveau, il ne me connaissait pas bien entendu. « Pourquoi n'êtes-vous parti en rang avec les autres » ? Je lui explique la venue de maman, et ce que m'avait dit un camarade. « Eh bien vous monterez la dernière garde » !
Nom de Dieu, toi ! Et je monte la dernière garde. Il fallait bien. Quand je reviens pour prendre ma dernière garde, qu'est-ce que je vois ? Monsieur Gorissen en civil, en civil. Alors qu'il aurait dû être là, en tenue, comme moi. Et je ne dis rien, je ne dis rien.
Il se fait est que, à Saint-Léonard, pour aller au bureau de la compagnie du 2 du 4, il fallait passer par ma chambre. Puis, tu prenais un petit vestibule et cinq mètres plus loin se trouvait le bureau. Le lendemain, voilà le chef Gorissen qui passe par ma chambre pour aller au bureau. Et je lui dis : «Ecoutez, chef, je n'ai pas apprécié ce que vous avez fait hier pour moi, et si j'étais méchant (je criais fort en exprès), si j'étais méchant, parce que vous êtes un sale type, vous, je vous ferais passer le conseil de guerre ». Il n'a pas pété un mot, pas un mot ! Et j'en rajoutais, j'en rajoutais. Je voulais faire sortir quelqu'un du bureau, moi. Et il y a un gradé qui est sorti : « Qu'est-ce qui se passe ici, qu'est-ce qui se passe ici » ? Alors, j'ai expliqué tout. Gorissen n'a pas pété un mot, cela n'a pas été plus loin, sais-tu. Ce n'était pas chic de sa part, hein ?

-Non.

-Surtout qu'il avait quitté son poste, lui, qu'il attendait le tram en civil.

Voilà, au mois d'août, tu te rends compte, au mois d'août 45, il y a juste 50 ans, peut-être 50 ans aujourd'hui, je remettais ma demande pour aller à la brigade d'Olne. Et après quelques jours d'attente, ce fut accordé.
Nous sommes arrivés à Olne le 5 septembre 45. Même pas à un an après mon évasion du grenier, le 21 septembre 44. Voilà, le circuit est bouclé.

-Pour en revenir aux Américains, vous avez eu une récompense ?

-Oui.

-Et comment est-ce arrivé ?

-Parce que, une note est arrivée. Moi, j'avais du retard sur l'horaire pour rentrer à Liège, vu Von Rundstedt. Il a fallu que je justifie mon retard.

-Ils étaient sévères à ce point-là, tu avais été prisonnier ?

-Toute absence devait être justifiée, ils ne te croyaient pas sur parole, il fallait même citer des témoins. Oui, parce qu'il y a des limites, tu comprends ? Ils n'étaient pas si sévères mais il fallait respecter le règlement. Donc, ils m'ont demandé le pourquoi. Je leur ai dit que j'étais parti avec la brigade de Rendeux, j'ai cité les noms. J'ai dit exactement ce qui s'était passé. On m'a demandé si je connaissais les deux officiers américains. Je me souvenais du nom d'un, grâce au briquet. Je savais qu'ils étaient arrivés à Marche parce que Marcel, mon beau-frère, me l'avait dit. Un beau jour, je reçois une lettre de l'ambassade des Etats-Unis m'annonçant qu'ils me décoraient.

-Et Marcel aussi alors ?

-Ah ! Non, il n'était pas gendarme et n'avait pas eu à se justifier.

Cela fait que j'ai été à Liège, je ne sais plus quand, c'était devant l'hôtel de ville. Il y avait rassemblement, personnalités, l'ambassadeur Etats-Unis, cinéma, on filmait. Je ne me suis pas vu aux actualités au cinéma par après, mais j'ai reconnu certains de mes collègues qui passaient. Il y avait un gendarme de Stavelot, Blavier. Le chef ou premier chef Blavier. Il s'agissait essentiellement de gendarmes.

-Tu n'avais pas retrouvé le nom des Américains, il y a quelques années ?

-Si, hein, j'ai même une lettre des Américains.

-Oui, vous aviez envoyé une photo de la maison de bonne maman.

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

-Oui, oui et ils nous ont envoyé une lettre et une cassette de la bataille, c'était quasi une cassette top secret, mais elle était de mauvaise qualité, on ne voyait presque rien.

-Et Marcel était dans la résistance, lui ?

-Je ne sais pas dire, j'ai été parti tout le temps, toute l'année. Raymond était dans la résistance, je suppose que Marcel aussi. Et Riquet et Roger Doris aussi, je suppose. Mais c'était une résistance pas très organisée, je pense. Ils faisaient ce qu'il leur plaisait, quand tu entends raconter Raymond.

-C'était le MMB ? Ou l'armée blanche ?

-Je ne saurais pas dire, je ne saurais pas dire.

-Et René Assenmaeker, tu le connaissais déjà à ce moment-là ?

-Probable va, mais non, il n'habitait pas chez Raymond, Raymond était tout jeune homme alors. Il ne courtisait même pas Joséphine à cette époque-là. Je ne connaissais personne, sais-tu moi à Rendeux, personne. (Lassitude) Cela tourne toujours ?

-Oui, mais on peut arrêter, hein.

-Pose des questions, tu sais.

-Oui, mais on va arrêter, il reste un peu de place sur la cassette.

-Oui, arrête-le, arrête-le parce que si j'ai oublié quelque chose…

-Je vous ai déjà raconté dans quelles circonstances j'ai été amené à détruire ma fausse carte d'identité au nez et à la barbe des Allemands pendant l'offensive Von Rundstedt. (Ton de la voix épuisé) Je voudrais raconter cette petite anecdote parce qu'elle renferme une telle coïncidence, vous jugerez par vous-même. L'année dernière, nous sommes retournés chez Mme Huysmans et c'est elle qui nous a raconté cette histoire-là. Il se fait que c'était monsieur Huysmans qui m'avait fourni ma carte d'identité après m'avoir photographié. Je suppose qu'il avait fait deux photos au lieu d'une. La seconde photo, il l'avait gardée pour lui. Vers la fin de la guerre alors que les Allemands occupaient encore la Hollande, il se fait est arrêté par une patrouille allemande. On lui demande ses papiers, il avait ma photo en poche. Il n'avait qu'une crainte, c'est qu'ils ne trouvent ma photo avec mon crâne rasé. Et il a commencé avec une main, à détruire la photo somme toute, pendant qu'il parlait avec les Allemands. Et puis, c'est Madame Huysmans qui a raconté ça, au moment où il a tendu ses papiers aux Allemands, un confetti de la photo est tombé. -« Vous avez perdu quelque chose Monsieur ». Et il répond : -« Oh ! Non, ce n'est rien, ce n'est rien du tout » ! Voilà l'histoire, ce n'est rien d'autre, mais c'est bizarre quand même que lui aie dû détruire ma photo devant les Allemands et que moi, j'aie dû détruire ma carte d'identité devant les Allemands. À des centaines de kilomètres de distance, il y a là une coïncidence un peu troublante je trouve.

-C'était la même photo ?

-C'était la même photo !

-Et cette histoire, tu ne la connaissais pas ?

-Non, c'est madame Huysmans qui l'a racontée l'année dernière, au mois de mai.

-Quand on est allé en 94 alors ?

-Quand on est allé en 94, le 10 mai 94. J'ignorais cette histoire, c'est elle qui m'a demandé si j'avais encore ma carte d'identité. Je lui ai raconté comment j'avais été amené à la détruire, dans une corbeille à fleur.

-Tu ne te rappelles plus d'autres souvenirs ?

-Oh ! Non, non. Oh ! Non, non.

-Je ne pense pas non plus.

-S'il y en a, on refera une autre cassette. (Rire)

Le 10 mai 94, nous sommes retournés en Hollande, à cette occasion, j'avais fait faire une petite pierre de taille de 40 cm sur 30, et j'avais fait graver : « Un Belge reconnaissant, Vucht

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec

septembre 44 ». Et nous avons été la déposer sur la tombe de monsieur Huysmans donc. Nous avions prévenu naturellement, c'était le fils, Hans, qui est chirurgien qui nous attendait avec sa femme au cimetière. Il nous a conduits, ensuite, chez sa maman où nous avons pris une tasse de café et mangé un morceau de gâteau. Puis, un autre fils nous a accompagnés jusqu'au camp de Vucht, ou ce qu'il en reste pour nous le faire visiter. Ensuite, tout le monde est revenu en Belgique et tout le monde était content du voyage, hein ?

-Oui, Oh ! Oui.
-Il y avait naturellement, maman, Jaky et ses filles.
-Oui, une partie.
-Jean-Pierre et sa famille.
-Oui, Micheline et les enfants aussi.
- On ne se souvient pas d'une année à l'autre, hein, mais ils étaient complets, hein ?
-Oui.
-J'avais toujours rêvé faire cela, il y a des années que j'y pensais, déposer une pierre.
-C'est où le cimetière, j'ai oublié le nom, moi, de la ville ?
-Ce n'est pas De Bildt, non ?
-Ou 't Sertogenbos, peut-être ?
-'t Sertogenbos, c'est la ville.
-On le laisse ainsi ?
-J'arrête, comme cela ce sera vraiment complet.
-Oh ! Oui. (Faiblement)

Ces deux derniers témoignages ont été enregistrés le 7 août 1995, bon papa était au lit. Il est mort le mercredi 16 août après-midi à 2h et demi.

printed by printed by printed by printed by printed by printed by nashuatec